

La race : L'histoire d'une idée aux États-Unis

Première partie de l'introduction à la traduction française du livre de Lothrop Stoddard *Racial Realities in Europe*, à paraître dans le courant de l'année, le texte suivant est un résumé, complété en certains endroits et essoré de son droitdelhommisme, de *Race: the history of an idea in America* (New York, Schocken, 1965) de Thomas F. Gossett. Si, contrairement à l'auteur, nous avons adopté un point de vue aussi neutre que possible dans cette présentation de la genèse de l'idée raciale aux États-Unis, neutralité ne signifie pas nécessairement tiédeur. Le terme « nègre » n'a ici aucun caractère péjoratif, il est simplement la traduction du mot anglais de « Negro ». L'organisation nationaliste noire internationale créée par le militant Marcus Garvey en Jamaïque en août 1914 s'appelait Universal Negro Improvement Association and African Communities League, la Declaration of the Rights of the Negro Peoples of the World a été proclamée en 1920, Martin Luther King a prononcé en 1960 un discours intitulé « The Negro and the American Dream » et, dans « I have a Dream », il a déclaré « We can never be satisfied as long as the Negro is the victim of the unspeakable horrors of police brutality ».

L'anthropologie du XVIIIe siècle

Lorsque les colonisateurs anglais ont débarqué pour la première fois en Amérique du Nord, ils ont été immédiatement confrontés à la question raciale : sous la forme des Indiens. Quelques années plus tard, en 1619, le premier bateau chargé d'esclaves noirs a accosté en Virginie. Il n'existe alors aucune théorie raciale.

La première tentative de classification de toutes les races humaines est probablement due au voyageur français François Bernier, disciple de Gassendi. En 1684, il a fait paraître anonymement dans le *Journal des Scavans* une dissertation intitulée « Nouvelle division de la Terre par les différentes espèces ou races d'hommes qui l'habitent ». Bernier commençait par rappeler que, jusqu'alors, seuls les géographes s'étaient occupés de diviser la terre en différents pays ou régions, en traçant les frontières naturelles, territoriales et politiques du globe. Les cartes géographiques avaient cependant un gros défaut : elles identifiaient des territoires et des nations et non les hommes qui y habitaient. Dès lors, comment connaître l'origine de tel ou tel voyageur, de tel ou tel migrant ou de tel ou tel colon ? Pour connaître la « Race » ou l'« Espèce » des hommes, Bernier a ainsi élaboré une méthode fondée sur les traits du visage et l'anatomie. Il admettait quatre espèces d'hommes : La première embrassait toute l'Europe, moins la Moscovie, toute la côte barbaresque, du Maroc à l'Egypte inclusivement, l'Asie occidentale jusqu'au Turkestan. Il y ajoutait l'Indo-Chine et une partie de la Malaisie. La seconde comprenait tout le reste de l'Afrique, c'est-à-dire les nègres, qu'il distinguait des Hottentots, « laids et petits ». La troisième, tout le reste de l'Asie et la Malaisie. La quatrième, les Lapons. Quant aux Indiens d'Amérique

du Nord, il leur trouvait une ressemblance avec les Européens, en raison de leur nez. Il donnait des caractères particuliers à chacune de ces quatre espèces. Tout en admettant que les Européens différaient beaucoup d'un pays à l'autre, il les considérait néanmoins tous – à l'exception des Lapons – comme les membres d'une même race.

La classification des animaux était alors rudimentaire. La tentative d'expliquer l'univers par des lois naturelles avait permis le développement de la physique et de la chimie, mais pas celui de la biologie. Les meilleurs esprits scientifiques du XVII^e siècle étaient absorbés par des problèmes tels que les lois du mouvement et l'effet de la gravité. Ils avaient déduit des lois du mouvement en physique, mais aucune loi générale concernant les phénomènes organiques. Les propositions mécanistes qui étaient appliquées en physique et en chimie ne l'étaient pas en biologie. Tout comme les astronomes avant Galilée avaient supposé que les anges gouvernaient les mouvements des planètes, ainsi la pensée scientifique des XVII^e et XVIII^e siècles partait généralement du principe que le Créateur avait dû personnellement veiller à la production de chaque animal et de chaque plante sur terre. Un organisme était ce qu'il était parce que Dieu avait décidé qu'il en serait ainsi. Ses similitudes avec d'autres organismes étaient une preuve de la gloire de Dieu, mais elles étaient en elles-mêmes accessoires et sans importance. Enfin, l'homme avait été créé « à l'image de Dieu ». Dieu pouvait-il avoir plusieurs visages différents ? L'étude des différences raciales, tout comme l'étude de la biologie elle-même, ne pouvait que végéter.

De toute façon, le XVIII^e siècle aurait eu du mal à assimiler des théories établissant une hiérarchie entre les races. L'importance que les philosophes des Lumières accordaient à la « raison universelle » aurait suffi à les éloigner des idées de caractère et d'intelligence innés, si elles avaient eu cours.

L'espoir et la conviction du siècle des Lumières étaient qu'à la naissance l'esprit d'un enfant était une *tabula rasa*, un réceptacle vide. L'éducation et l'environnement pouvaient faire de cet enfant un être tout à fait raisonnable et intelligent. L'idée que le caractère est inné appartenait, selon ce point de vue, à la théorie calviniste discréditée de prédestination.

Dans l'anthropologie du XVIII^e siècle, on distinguait les espèces et les variétés. Les espèces étaient considérées comme des prototypes immuables, des « pensées distinctes dans l'esprit de Dieu », parfaitement conçues pour jouer leur rôle dans l'économie divine de la nature. Les variétés étaient simplement des subdivisions d'une même espèce, qui, en raison de facteurs tels que le climat et la géographie, avaient une apparence différente. L'idée de la fixité des espèces est à la base du système de classification de tous les organismes vivants conçu par Linné. Buffon, l'une des autorités les plus influentes à l'époque en matière de sciences naturelles, avait recueilli une grande quantité d'informations et a stimulé l'intérêt pour sa discipline. Bien qu'il se soit surtout intéressé aux ordres

biologiques inférieurs, il a développé quelques considérations sur la variété des races humaines. Sur les neuf chapitres qu'il dédie à l'homme dans son *Histoire naturelle*, le plus considérable est intitulé « Des variétés de l'espèce humaine », dans lequel, le premier, il emploie le mot de « race » dans le sens exact que nous donnons à ce mot. Dès les premières pages, il dégage d'abord une race boréale, à laquelle il ne donne pas de nom propre et qui comprend les Lapons, les Samoyèdes et les Esquimaux. Ensuite, il admet une race tartare renfermant tous les peuples d'Asie, qui s'étendent de la Moscovie au Kamtchatka ; il décrit les Chinois et les Japonais comme une autre race, qui présente cependant des dispositions qui la réunissent à la précédente et termine par les Indo-Chinois, qu'il rapproche des Chinois et Japonais, ainsi que des Tartares. Ainsi, les Mongols, les Chinois et les Indo-Chinois diffèrent assez pour être séparés, mais ils ont des traits communs qui obligent à les réunir ; en bref, dans leur ensemble, ils forment une race et, chacun en particulier, une sous-race. Toutes ces variations humaines tiennent à trois causes : le climat, la nourriture et les mœurs. Plus le climat est chaud, plus les hommes sont noirs ; plus il est tempérée, plus leur peau est blanche. L'homme primitif était blanc ; il s'est multiplié et répandu par toute la terre et a subi l'action des climats. Des variétés individuelles se sont répétées sur un grand nombre d'hommes à la fois sous l'influence de causes communes. Ces variétés, d'individuelles et d'accidentelles, sont devenues générales et constantes. D'où les races. Mais les mêmes influences se produisent en sens inverse et il est donc très probable, continue Buffon, que ces variétés constantes disparaîtraient ou du moins deviendraient différentes. Les races ne durent donc que ce que durent les causes qui leur ont donné naissance. Accessoirement, la fertilité indéfinie de leurs croisements contribue à les mêler et à les multiplier.

En 1744, le médecin, botaniste et cartographe états-unien John Mitchell, bien connu pour sa carte de l'est de l'Amérique du Nord, avait publié, par l'intermédiaire de la Royal Society de Londres, où il résidait, un article intitulé *An Essay upon the Causes of the Different Colours of People in Different Climates*, dans lequel il affirmait que la première race sur terre avait une couleur de peau brune ou rougeâtre telle que celle de certains Asiatiques et des Amérindiens. En 1775, influencé par les écrits de Buffon, le célèbre chirurgien anglais John Hunter a publié une théorie sur les causes des différences raciales. Comme Buffon et Mitchell, Hunter considérait le climat comme le principal déterminant de la race. Sa théorie, largement diffusée en Angleterre, y a encouragé l'étude des sciences naturelles.

La même année en Allemagne, Johann Friedrich Blumenbach, professeur de médecine à l'université de Göttingen, cofondateur avec Buffon de l'anthropologie, père de la craniologie et véritable fondateur de l'étude comparée des races humaines, présentait une thèse de doctorat, « Sur la variété naturelle de l'humanité », la première d'une longue série d'études ethnologiques sur la race. Il collectionnait des spécimens de squelettes humains, en particulier des crânes, du monde entier. (C'est Blumenbach qui a inventé le terme « caucasien » pour désigner la race blanche. Dans sa collection de crânes, il en avait un seul qui provenait du Caucase. Il a trouvé de fortes ressemblances entre ce crâne et les crânes des Allemands et a donc émis l'hypothèse que cette région était le foyer originel des Européens). M. Wagner, son successeur à la chaire, a résumé ses idées sur les races en cinq propositions : 1. Toutes les

diversités corporelles qui se rencontrent parmi les nations du globe ne sont pas plus grandes que celles que l'on trouve chez les animaux et les plantes d'une seule et même espèce (species) et que l'on désigne par le nom de variétés (spielarten) ; 2. Ces variétés du genre humain se divisent : a) en variétés accidentelles, par exemple les hommes sans pigment, les albinos, que l'on observe parmi tous les peuples et parmi beaucoup de mammifères et d'oiseaux ; b) en variétés climatériques, c'est-à-dire celles où l'on peut démontrer l'influence du climat sur la coloration de la peau, la taille, etc. ; c) en variétés subsistantes ou races ; 3. La détermination du nombre de ces races est à peu près arbitraire ; elle dépend du degré de déviation que l'on juge nécessaire pour en former une race. Blumenbach admettait cinq races, qui, en général, correspondaient aux cinq parties du monde : l'indo-européenne (il l'étend sur le Caucase jusqu'à l'Indus et au Gange, ainsi que sur l'Asie Mineure et le nord de l'Afrique), l'asiatique, l'africaine à cheveux crépus et l'américaine, ou, d'après la couleur prédominante, la blanche, la jaune, la noire, la rouge ; la cinquième race de Blumenbach est la race malaïe ou brune, à laquelle il ajoutait la race noire à cheveux plats de l'Australie et peut-être même les Papous ; 4. Toutes les races humaines se mêlent librement entre elles ; les unions sont fécondes et les fruits qui en proviennent, les mulâtres et les métis, donnent à leur tour naissance à une progéniture féconde. Ainsi, toutes les races ne forment qu'une espèce, species, qui ici est identique avec le genre, genus humanum ; 5. Les documents historiques, les squelettes humains qui se présentent en momies dans les tombeaux, ou en terre dans l'état sous-fossile, nous montrent que l'homme n'a pas subi de changements essentiels quant à la forme et à la taille et les données géologiques les plus récentes ont confirmé ce fait que l'homme, dans la série des organismes, est le dernier qui ait apparu sur la scène de la création. A ces cinq propositions s'ajoutent une sixième et une septième, que Wagner pose sous la forme de question, à savoir : toutes les races humaines se laissent-elles rapporter à une forme primitive et comment se sont-elles produites ? Peut-on admettre, par des raisons purement physiologiques, que tous les hommes proviennent d'un seul couple ? Une des idées fondamentales de Blumenbach dont Wagner ne tenait pas compte était que toutes les races sont des déviations malsaines d'un type primitif dont nous sommes les représentants, de sorte que les neuf dixièmes du genre humain étaient composés d'individus dégénérés. Contrairement à ses prédécesseurs, il pensait que les différences de couleur entre les races pouvaient être dues non pas précisément au climat, mais à une combinaison de facteurs climatiques et autres. Il se gaussait de l'idée de hiérarchie raciale. Ceux qui classaient les races en fonction de leur beauté l'irritaient particulièrement. Il avait rassemblé dans sa bibliothèque des livres écrits par des Noirs, pour démontrer qu'ils n'étaient pas naturellement stupides.

Révérend, il va sans dire que Samuel Stanhope Smith, professeur de philosophie morale à l'université du New Jersey, qui deviendra plus tard Princeton, défendait, comme Blumenbach et d'autres, la théorie de l'unité fondamentale du genre humain. Smith était déjà âgé à l'époque où la question raciale a commencé à susciter un grand intérêt. L'impérialisme et la traite atlantique des esclaves avaient mis les Européens en contact avec des peuples du monde entier, ce qui soulevait une question essentielle : puisque les êtres humains des différentes parties du monde étaient très différents, comment pouvaient-ils tous descendre d'Adam et d'Ève ? Pour répondre à cette question, les scientifiques et les philosophes du siècle des Lumières théorisaient que les êtres humains étaient profondément façonnés par

l'environnement (naturel et social) dans lequel ils vivaient. Buffon avait émis à ce sujet une hypothèse mémorable : si l'on transplantait quelques dizaines d'habitants du Danemark au Sénégal et quelques dizaines de Sénégalais au Danemark, en l'espace de quelques générations les Noirs deviendraient des Blancs et vice-versa. Forts de leur confiance dans la capacité de l'environnement à façonner l'humanité, les théoriciens comme Smith pensaient avoir résolu le mystère de la diversité humaine sans menacer le mythe biblique selon lequel toutes les races humaines vivaient jadis dans le jardin d'Eden. L'idée que les Afro-Américains ou les Amérindiens puissent être inférieurs aux Blancs n'avait été qu'peu débattue au cours de la période coloniale. Ironiquement, c'est la naissance du mouvement antiesclavagiste dans les années 1770 qui a révélé au grand jour le racisme scientifique. Piqués par la rhétorique de la fraternité humaine qui inspirait les premiers militants antiesclavagistes en Europe et en Amérique, les penseurs français et britanniques favorables à l'esclavage ont répliqué que les non-Blancs n'avaient pas l'intelligence et le potentiel des Européens et, pour la première fois, des données empruntées à la biologie ont été utilisées pour justifier leur servitude à travers les générations.

Le chapitre sur l'esclavage des *Notes on the State of Virginia* (1786) où Thomas Jefferson dresse un portrait physique et psychologique des Nègres s'en fait l'écho. Il affirme tout d'abord que le Nègre est laid. En outre, le Nègre a « une odeur très forte et désagréable ». « La beauté supérieure est considérée comme un facteur digne d'attention dans la reproduction de nos chevaux, chiens et autres animaux domestiques. Pourquoi pas dans celle des hommes ? ». Du point de vue psychologique et moral, s'il admet qu'ils sont « au moins aussi courageux et plus aventureux que les Blancs ». Il ajoute rapidement que cette bravoure « peut provenir d'un manque de prévoyance ». Il concède qu'ils ont peut-être des aptitudes musicales, mais il doute qu'ils soient capables d'apprendre une mélodie compliquée. Ils n'ont aucune affinité pour la poésie ni pour l'art en général. « [...] [C]hez eux, l'amour semble être plus un désir ardent qu'un qu'un tendre et délicat mélange de sentiments et de sensations ». Leur existence « semble être faite de sensations plus que de réflexions ». « En ce qui concerne la mémoire, ils sont égaux aux Blancs ; en ce qui concerne la raison, ils sont bien inférieurs » et « leur imagination est terne, insipide et anormale ». Donc, il « avance l'hypothèse que les Nègres, qu'ils soient à l'origine une race distincte ou qu'ils aient été rendus distincts par le temps et les circonstances, sont inférieurs aux Blancs tant quant aux caractéristiques corporelles que quant aux aptitudes intellectuelles ». Il ajoute « avec une grande tendresse », peut-être parce que le fait de savoir que la plupart des naturalistes de l'époque ne partageaient pas son opinion sur les nègres le rendait mal à l'aise, sans doute aussi parce que, comme eux, il avait reçu une éducation chrétienne et qu'il craignait d'être frappé d'anathème : « [...] notre conclusion ramènerait toute une race d'hommes à un rang inférieur à celui que leur Créateur leur a peut-être donné dans l'échelle des êtres. » En effet, l'idée que les Nègres puissent être une « race distincte » était alors associée à l'athéisme et au blasphème.

En réponse au livre de Jefferson, le révérend Samuel Stanhope Smith, professeur de philosophie morale à l'université du New Jersey, qui deviendra plus tard Princeton, a publié en 1788 *Essay on the Cause of the Variety of Complexion and Figure in the Human Species*, un traité ethnologique pétri du même

œcuménisme racial que les écrits de Hunter et de Blumenbach et qui est resté l'étude la plus célèbre dans ce domaine avant la publication de l'Origine des espèces en 1859. Tous les hommes, Smith n'en démordait pas, étaient créés égaux – il est vrai que la Déclaration d'indépendance affirmait que « tous les hommes sont créés égaux » et, pour certains, dont Smith, cela ne signifiait pas seulement l'égalité devant la loi, mais aussi l'égalité des aptitudes naturelles. Chaque différence dans la forme humaine pouvait s'expliquer par « les causes les plus infimes, qui sont à l'œuvre constamment et depuis longtemps ». Il croyait surtout que les variations humaines étaient réversibles, que des réformateurs éclairés pouvaient changer un être humain pratiquement dans tous ses aspects s'ils modifiaient simplement l'environnement dans lequel il vivait. Universaliste, Smith estimait que tous les êtres humains avaient le même potentiel, mais il n'était pas un relativiste. Il ne reconnaissait pas les cultures africaines ou indiennes comme équivalentes à la culture anglo-américaine et ses espoirs pour l'avenir de la nation étaient fondés sur sa conviction que les Afro-Américains et les Indiens pouvaient être « améliorés » – à la fois physiquement et culturellement – jusqu'à ce qu'ils ressemblent de près aux Blancs – en fait, jusqu'à ce que leur peau finisse par devenir blanche, à condition qu'ils vivent sous des climats tempérés.

Dans son essai, Smith parlait d'une première expérience d'« amélioration » raciale, faite en 1785 à Princeton sur un Indien du Delaware nommé George Morgan White Eyes, dont le père avait été tué par des miliciens états-uniens en 1778 et dont le Congrès avait voté en compensation le financement de l'éducation à Princeton. Deux ans plus tard, les progrès de White Eyes à Princeton avaient convaincu Smith que « les différences entre les hommes sont bien moindres qu'il n'y paraît ». Quelques mois plus tard, la carrière universitaire du jeune protégé de Smith s'arrêtait brusquement arrêté, après qu'il a été formellement réprimandé pour s'être encanaillé avec un groupe d'étudiants dissolus et indisciplinés. En 1789, il vivait dans la pauvreté à New York. Lorsque le Congrès lui a supprimé son allocation, il s'est plaint à George Washington du « traitement que j'ai subi à Princeton » et de la mauvaise réputation qui l'avait suivi à New York. White Eyes a fini par retourner dans l'Ouest, où il a été tué au cours d'une rixe. Washington en a conclu que l'éducation des Indiens dans les universités les plus prestigieuses du pays était une mauvaise idée. L'expérience de George n'était « pas de nature à faire du bien à leurs nations », a-t-il déclaré à un ami en 1791. « C'est peut-être même une source de malheur ». L'expérience ne devait pas servir de leçon à Smith, puisque, dans la réédition de son *Essay* en 1810, il n'a pratiquement rien changé au récit enthousiaste qu'il en avait faite deux décennies plus tôt. Au cours des décennies qui ont suivi, les idées de Smith sur l'« amélioration » raciale ont été remaniées à l'échelle nationale. Les administrations de Washington, Adams et Jefferson ont élaboré une politique de « civilisatrice » qui encourageait les Indiens à s'intégrer à la société blanche et même à s'amalgamer avec les colons blancs. Smith avait suggéré que les Indiens accueilleraient favorablement la possibilité d'embrasser une « civilisation supérieure ».

L'idée que les Noirs puissent être une « race distincte », avons-nous dit plus haut, était alors associée à l'athéisme et au blasphème. L'un de ses principaux défenseurs en France était Voltaire. Bien qu'il n'ait

jamais accordé d'attention particulière au sujet de la race, il ridiculisait ceux qui étaient assez fous pour imaginer que les races humaines, aussi différentes soient-elles, devaient toutes descendre d'Adam et d'Eve. Pour Voltaire, les Indiens et les Nègres sont des espèces d'hommes différentes des Européens et il est donc vain de chercher des relations physiques ou culturelles significatives entre eux. Ce n'est pas seulement leur apparence, c'est aussi leur état de civilisation et leur niveau d'intelligence qui conduit Voltaire à leur refuser la qualité de parents de l'homme blanc : « si, dit-il, leur intelligence n'est pas d'une autre espèce que notre entendement, elle est fort inférieure. Ils ne sont pas capables d'une grande attention ; ils combinent peu et ne paraissent faits ni pour les avantages, ni pour les abus de notre philosophie. » Plus critique encore que Voltaire à cet égard, Kant, dans *Essai sur le sentiment du beau et du sublime*, écrit : « Les nègres d'Afrique n'ont pas reçu de la nature un goût qui s'élève au-dessus du ridicule ».

Parmi les contemporains de Voltaire, l'un des défenseurs les plus connus de l'idée de l'origine distincte des races était Henry Home, Lord Kames, juriste écossais et auteur d'ouvrages sur une grande variété de sujets – droit, mathématiques, métaphysique, esthétique, histoire des institutions sociales. Dans ses *Sketches of the History of Man* (1774), auquel s'en prenait également à White, il rejettait la vue de Buffon selon laquelle le climat est à l'origine des différences entre les races. « Il y a, affirmait-il, différentes races d'hommes, et ces races ou espèces sont naturellement adaptées aux différents climats ; de ce fait, nous avons tout lieu de conclure qu'à l'origine, chacune de ces espèces était placée dans le climat qui lui convenait, quoi qu'il en soit des changements qui ont pu survenir par la suite des guerres ou du commerce ». Quand des personnes sont transportées dans un pays qui a un climat différent du leur, ils ne peuvent pas changer. De fait, ils ne changent pas et, à l'appui, il cite l'exemple des esclaves noirs qui restent inférieurs aux Américains. Il admet que leur infériorité intellectuelle peut être le résultat de leur condition d'esclaves et que, s'ils étaient affranchis, ils pourraient peut-être faire des progrès : « Qui peut dire jusqu'à quel point ils s'amélioreraient dans l'état de liberté s'ils étaient obligés, comme les Européens, de gagner leur pain à la sueur de leur front ? ». La contribution fondamentale de Kames à l'étude des races a été l'affirmation que les traits de caractère et le tempérament sont encore plus importants que l'apparence extérieure. Le courage et la lâcheté varient considérablement d'une race à l'autre. De telles qualités « doivent dépendre d'une cause permanente et invariable ». La raison ne peut pas être le climat, car on trouve des exemples de peuples courageux et lâches sous tous les climats. La seule conclusion logique que l'on puisse tirer de toutes les différences entre les races est que chaque race est une espèce distincte. Chrétien, il a essayé en vain de trouver une confirmation de son point de vue dans la Bible.

C'est le Dr Charles White, éminent médecin et chirurgien anglais, qui a élaboré les arguments scientifiques en faveur du polygénisme, à savoir la théorie selon laquelle l'espèce humaine dans son ensemble dérive de types primitifs différents. White est connu pour un seul et court ouvrage sur la race, intitulé *An Account of the Regular Gradation in Man*. Il y présente une série de dessins qui retracent le développement crânien des animaux inférieurs aux animaux supérieurs. À première vue, ces dessins

semblent être une démonstration de la théorie de l'évolution, mais White n'est pas un évolutionniste. Selon lui, les espèces vivantes ne dérivent pas les unes des autres par transformations successives, elles sont simplement disposées hiérarchiquement : « De l'homme au plus petit reptile, dont l'existence ne peut être découverte que par le microscope, la nature nous présente une immense chaîne d'êtres, dotés de divers degrés d'intelligence et de pouvoirs actifs adaptés à leur rang dans le système général ». Selon White, le nègre est une espèce intermédiaire entre l'homme blanc et le singe. Les différences, qu'il souligne, entre les nègres et les Blancs sont principalement anatomiques : les pieds des nègres sont plus plats, leurs doigts et orteils sont plus longs, leurs pouces plus courts. Leurs cheveux sont plus grossiers. Leurs pommettes sont plus saillantes, leurs bras sont considérablement plus longs et leur menton, au lieu de former une saillie, est rentré comme celui des singes. Leur crâne a une capacité interne plus petite. Leurs nerfs sont plus gros et leur cerveau plus petit. Leur corps dégage une odeur désagréable, caractéristique accentuée chez les singes. Leurs organes sexuels présentent des différences importantes avec ceux des Blancs. Les différences mentales et émotionnelles sont tout aussi frappantes. Quand bien même la seule fonction mentale plus développée chez les nègres que chez Blancs serait la mémoire, « les animaux domestiques que nous connaissons le mieux, comme le cheval et le chien, surpassent [eux aussi] l'espèce humaine par cette faculté ». A l'argument selon lequel les nègres ont des capacités que les singes n'ont pas White répondait que les singes eux-mêmes avaient souvent été sous-estimés par les Européens. En réponse à l'argument selon lequel les nègres et les Européens sont capables de se croiser avec succès et d'avoir beaucoup d'enfants, White remarquait que les mulâtres – comme les mulâtresses – ont tendance à être stériles.

White insistait sur le fait qu'il n'avait pas d'arrière-pensées. Selon lui, c'étaient les partisans du monogénisme et non les partisans du polygénisme qui dégradaient l'espèce humaine. S'il était vrai que les nègres étaient de la même espèce que les hommes, « il serait facile de soutenir que plusieurs espèces de primates ne sont que des variétés de l'espèce humaine » et, comme il n'y aurait aucune raison de s'arrêter en si bon chemin, on pourrait étendre l'argument et affirmer que « presque tout le règne animal dérive d'un seul couple et le considérer comme une seule famille ». Il précisait qu'il n'avait « aucun désir d'élever la création brute au rang d'humains ni de réduire l'espèce humaine au niveau des brutes ». Il espérait que rien de ce qu'il avait dit à ce sujet ne serait interprété « de manière à donner le moindre appui à la pratique pernicieuse de l'esclavage », qu'il souhaitait voir abolie dans le monde entier. Il ne voulait pas non plus que les nègres subissent des sanctions comme l'opprobre parce qu'ils étaient une espèce à part. Ils étaient au moins « égaux à des milliers d'Européens quant aux capacités et au sens des responsabilités et devraient donc avoir le même droit à la liberté et à la protection ». Les lois ne devaient pas accorder une plus grande liberté à un Shakespeare ou un Milton, un Locke ou un Newton, qu'à des hommes aux capacités inférieures ». La référence à des hommes de lettres n'est sans doute pas innocente. En effet, dans la seconde édition (1810) de son livre sur la race, qu'il avait écrit pour réfuter les idées de Kames, Smith s'en prenait aussi à la vue de Jefferson selon laquelle c'était au contact de leurs maîtres que les esclaves noirs avaient commencé à cultiver l'art et la poésie. Pour les pratiquer, a-t-il répondu à Jefferson, il fallait « jouir de la liberté » et « être récompensé au moins par l'éloge ». Entre-temps, Jefferson avait modifié ses idées sur les capacités des nègres. En 1809, il avait

répondu à une lettre d'un Français qui lui reprochait son manque d'équité envers eux : « Mes doutes étaient le résultat d'une observation personnelle dans la sphère limitée de mon propre l'État. » Il poursuivait en disant que les nègres « remontent chaque jour dans l'opinion des nations et (que) des progrès encourageants sont réalisés en vue de leur rétablissement sur un pied d'égalité avec les membres d'autres couleurs de la famille humaine ».

Si au XVIIIe siècle la plupart des scientifiques s'accordaient pour reconnaître aux nègres et aux autres races de couleur des qualités morales et intellectuelles, cette opinion perdrait rapidement beaucoup de terrain au siècle suivant, sous la pression des premières véritables théories raciales.

L'optimisme du Siècle des Lumières sur la question de la race s'est rapidement estompé au XIXe siècle. Ce changement se voit clairement dans les débats qui se poursuivaient sur la question de savoir si les races humaines appartenaient au non à la même espèce. Bien que les débats aient été acrimonieux, les opposants n'avaient pas des positions aussi éloignées les unes des autres qu'ils semblaient le croire. Les principaux représentants des deux écoles de pensée en étaient venus à croire de plus en plus que le nègre était intrinsèquement inférieur et que ni l'éducation ni l'environnement ne pouvaient faire grand-chose pour l'améliorer. Les autres races de couleur n'étaient guère mieux loties. Les populations de couleur avaient apparemment plus à gagner des partisans du monogénisme, mais parfois le seul avantage qu'elles obtenaient d'eux était la concession qu'ils avaient le droit aux consolations de la religion. Les partisans du polygénisme soutenaient au contraire qu'il était tout à fait vain d'essayer de les évangéliser.

L'anthropologie du XIXe siècle

Dans la première moitié du XIXe siècle, l'anthropologue le mieux disposé à l'égard des Noirs était James Cowles Prichard. Entré dans la profession médicale principalement pour les possibilités qu'elle lui offrait de poursuivre ses recherches sur les races, Prichard était né dans une famille de quakers érudits et ses travaux témoignent d'un fort penchant pour l'éthique. Sa thèse de doctorat, *De Humani Generes Varietate*, achevée à l'université d'Édimbourg en 1808, a été suivie, au cours des quarante années suivantes, d'une série d'études en plusieurs volumes sur la race. Comme Hunter, il soutenait que toutes les races humaines descendaient de la noire. Pour étayer son affirmation, il a établi une série d'analogies avec les animaux inférieurs. Il était convaincu que le pelage des races domestiquées devenait plus clair et il pensait que la vie civilisée avait eu un effet similaire sur les Blancs. Les peuples qui vivent toujours à l'état sauvage ont presque invariablement la peau foncée.

Prichard s'est attaqué au problème de l'origine des races du point de vue de la philologie comparée. Linguiste accompli, il a publié en 1831 une étude sur les relations entre les langues celtiques et le sanskrit, dans le but de prouver la parenté des peuples celtiques avec les Indo-Européens. Il a en outre réalisé une étude comparative des institutions sociales, des philosophies et des religions des principales races, dans le but de démontrer l'unité essentielle de toutes les races humaines. Parce qu'il était un érudit et un chercheur infatigable, il jouissait d'une réputation considérable parmi les scientifiques et les historiens. On l'a appelé le fondateur de l'anthropologie anglaise.

L'optimisme de Prichard à l'égard des qualités des races de couleur n'était pas typique de son époque. L'évolution de l'attitude des savants à l'égard de la race apparaît clairement dans une série de conférences données de 1816 à 1818 par Sir William Lawrence, médecin au Royal College of Surgeons de Londres. Lawrence pensait que toutes les races humaines appartenaient à la même espèce, mais son point de vue sur les races « inférieures » était similaire à celui du Dr Charles White, défenseur de la théorie polygénique. Comme White, Lawrence insistait sur le fait que la supériorité de la race blanche ne justifiait pas qu'elle asservisse ou maltraite les races inférieures. Il estime par ailleurs qu'il était insensé de soutenir que la supériorité et l'infériorité raciales n'était pas des faits de nature dont il fallait tenir compte. En Europe, il a été l'un des premiers anthropologues à défendre l'idée de hiérarchie raciale.

En Europe, la question de l'unité ou de la diversité des races humaines a été indirectement abordée dans un célèbre débat entre le baron Cuvier et Geoffroy Saint-Hilaire, deux des plus célèbres naturalistes français. Cuvier, homme à l'immense réputation scientifique – on le surnommait le « dictateur de la biologie » – soutenait que tous les organismes vivants descendaient d'ancêtres identiques à eux dans leur structure. Saint-Hilaire, précurseur de Darwin, affirmait au contraire que tous les organismes vivants étaient liés les uns aux autres et que les formes supérieures descendaient des formes inférieures. Lors du débat, il s'est engagé à prouver spécifiquement qu'il existait une similitude fondamentale de structure entre la seiche et les vertébrés. Mais, grâce à sa connaissance supérieure de l'anatomie, Cuvier a réussi à convaincre ses collègues de la justesse de la thèse de l'immutabilité des espèces. La théorie biologique de l'évolution avait subi une défaite – qui impliquait que le récit biblique de la création était correct. Par ailleurs, la théorie de Saint-Hilaire discréditée, le polygénisme, qui y était sous-jacent, tombait également dans le discrédit.

Aux États-Unis, en revanche, l'idée que les nègres étaient une espèce distincte a persisté et, en fait, pendant un certain temps, a failli dominer la pensée des hommes de science sur le sujet. Le chef de file de l'école de pensée polygéniste dans ce pays n'était pas, comme on pourrait le supposer, un apologiste de l'esclavage. Il s'agissait du Dr Samuel George Morton (1799-1851), aussi célèbre comme médecin que comme chercheur en histoire naturelle. Ses études d'histoire naturelle ont d'abord porté sur la paléontologie. La clé de l'origine distincte des races, selon Morton, se trouvait dans les hybrides ou les mulâtres. Depuis Linné, le critère d'identification des espèces en histoire naturelle était la capacité de

deux organismes à avoir beaucoup d'enfants. Les partisans de la théorie polygéniste contestaient cette définition de l'espèce en faisant valoir qu'il existe de nombreux exemples d'animaux d'espèces différentes capables d'avoir beaucoup d'enfants. Morton a repris leur argument. Parmi les races humaines, il admettait que les mulâtres étaient féconds, mais ses propres recherches sur les croisements entre Blancs et nègres indiquaient que les mulâtresses ne portaient des enfants qu'avec beaucoup de difficultés. Si ces femmes ne s'accoupaient qu'avec d'autres mulâtres, les descendants de cette union seraient encore moins féconds et la descendance finirait par s'éteindre. Convaincu que les métis ne peuvent se multiplier indéfiniment, Morton en a conclu que les Blancs et les nègres ne sont pas des variétés d'une même race, mais des espèces totalement différentes.

Le polygénisme, largement prédominant aux Etats-Unis, aurait fourni au Sud une excellente justification à la défense de l'esclavage. Mais le Sud ne voulait rien savoir des arguments des polygénistes. En 1854, le Richmond Enquirer a déclaré que certains pourraient accepter la doctrine « infidèle » de la diversité parce qu'elle semblait être une excellente défense de l'esclavage, mais qu'ils auraient tort. Les Sudistes ne pouvaient pas se permettre d'avoir des défenseurs tels que les polygénistes, si la Bible, fondement de la théorie selon laquelle toutes les races humaines auraient une origine commune, devait être « le prix à payer ». Les abolitionnistes ne cherchaient-ils pas à saper la Bible en rejetant sa reconnaissance et sa justification de l'institution de l'esclavage ? George Fitzhugh, l'un des plus féroces défenseurs de l'esclavage et de l'infériorité innée du Noir.

considérait néanmoins que le Noir était de la même espèce que l'homme blanc. Le Sud a donc tourné le dos à la seule défense intellectuellement respectable de l'esclavage.

La diffusion de la théorie biologique de l'évolution devait mettre in terme à la controverse entre polygénistes et monogénistes. En 1859, le médecin et chirurgien états-unien Josiah Clarke Nott, l'un des principaux continuateurs de Morton avec l'égyptologue et théoricien racial anglais George Robin Gliddon, a écrit à un ami qu'il avait pu « parcourir le livre de Darwin – l'homme est manifestement fou, mais il porte un coup aux pasteurs ». Le botaniste états-unien Asa Gray, dont les Darwiniana étaient une tentative de réconciliation de la religion et de la science, a souligné que son livre était une réfutation de la théorie selon laquelle les Noirs et les autres races de couleur constituaient des espèces distinctes et n'étaient pas humaines. Il était désormais scientifiquement respectable de soutenir que « le tout premier pas en arrière » dans le passé évolutif « fait du Nègre et du Hottentot nos parents de sang » ; que l'espèce humaine était une. Nott lui-même a fini par accepter la thèse évolutionniste, même si, contrairement à Gray et bien d'autres, il ne l'a pas fait pour des raisons humanitaires.

L'Origine des espèces a eu pour effet de faire évoluer le fondement de la théorie de la race, mais il n'a pas fait disparaître l'argument de la supériorité de certaines races. A vrai dire, le racisme avait commencé à prendre une nouvelle direction avant même sa publication. En 1843, Robert Chambers, éditeur d'Édimbourg et scientifique amateur, avait publié anonymement *Vestiges of creation*, qui, en même temps qu'il avançait une hypothèse évolutionniste, la discréditait en raison des libertés flagrantes qu'il prenait avec les sciences naturelles : il n'avait pas reçu de formation de naturaliste. Néanmoins, sa conception biologique de l'évolution appliquée à la race correspondait exactement à ce que des centaines de millions de personnes allaient finir par entendre par évolutionnisme, une fois cette doctrine devenue respectable. Prenant appui sur les observations suivantes, extraites du *Popular Physiology* (1834) de Percival B. Lord : « L'un des points où l'ossification commence en premier est la mâchoire inférieure. Cet os est par conséquent plus tôt achevé que les autres os de la tête et acquiert une prédominance que, comme on le sait, il ne perd jamais chez le nègre. Alors que les os du crâne sont encore souples, ils prennent naturellement une forme oblongue qui se rapproche de la forme permanente du crâne des Américains. A la naissance, le visage aplati, le front large et lisse du nourrisson, les yeux tournés vers le côté de la tête et le large espace entre les deux [yeux], représentent la forme mongole ; ce n'est que lorsque l'enfant grandit que le visage ovale, le front bombé et les traits marqués du véritable caucasien se développent parfaitement », Chambers a conclu que « les caractères principaux des diverses races de l'humanité ne sont que des représentations de stades particuliers du développement du type le plus élevé ou caucasien ».

Darwin était beaucoup plus prudent que Chambers lorsqu'il s'agissait de décrire l'évolution des races humaines. Il ne tentait pas de mettre chaque race à sa juste place dans l'échelle de l'évolution et ne partait pas non plus du principe que le sommet de l'évolution était constitué par la race caucasienne. Il pensait que les changements étaient dus à la sélection sexuelle. Les hommes et les femmes plus vigoureux ou plus attirants étaient probablement dans une situation privilégiée pour s'accoupler et se propager. De légers changements dans la conformation du corps d'une personne pouvaient lui permettre d'attirer plus facilement un partenaire. C'est ainsi que, selon lui, de nouvelles races avaient fini par se créer. Une race pouvait présenter des caractères supérieurs à un moment donné et dans des circonstances particulières, mais Darwin n'essayait pas de mettre en évidence des caractères universellement supérieurs. Il pensait cependant que les races humaines différaient beaucoup les unes des autres, à la fois extérieurement et intérieurement et qu'un grand nombre de ces différences pouvaient être mesurées.

La théorie de l'évolution a stimulé une pratique à laquelle s'adonnaient déjà de nombreux anthropologues : la mesure des différences entre les races. Si les races représentaient différents stades d'évolution, il était important de mesurer leurs différences. Des projets ambitieux de mesure des différences raciales se sont donc multipliés. Le XIXe siècle a été une période de recherche exhaustive de critères pour définir et décrire les différences raciales. Le premier en importance a été la couleur.

L'idée selon laquelle il existait une corrélation entre le climat et la couleur de la peau a été contestée en Europe par Peter Simon Pallas en 1780. La même année, Thomas Henry Huxley divisait les races d'Europe en deux catégories : les xanthrochroïdes (à la peau claire) et les mélanochroïdes (à la peau foncée), mais les deux groupes différaient et se ressemblaient sur tant d'autres points que son système de classification n'a pas été unanimement adopté. Paul Broca, fondateur de la Société d'anthropologie de Paris en 1859, a utilisé trente-quatre nuances de couleur de peau pour tenter d'établir une distinction entre les races, mais aucun schéma de classification n'a pu s'imposer. La couleur comme déterminant racial a finalement été l'une des méthodes les moins satisfaisantes.

L'étude des crânes, commencée dès le XVIII^e siècle, s'est d'abord révélée moins infructueuse. Le médecin, naturaliste et biologiste néerlandais Peter Camper avait avancé la théorie selon laquelle les races pouvaient être classées hiérarchiquement en fonction de l'« angle facial », c'est-à-dire l'angle formé par deux lignes imaginaires, l'une allant de l'ouverture du conduit auditif à la base des narines, l'autre joignant à la mâchoire supérieure la partie la plus saillante du front. C'est ce que l'on exprime en disant que le crâne est orthognathe ou qu'il est prognathe. Dans le crâne orthognathe, l'angle facial est de 80° et au delà ; dans le crâne prognathe, il est inférieur à 80° et peut même descendre jusqu'à 60°. Camper a mesuré les profils des statues grecques et a conclu que les Grecs de l'Antiquité avaient un angle facial si orthognathe qu'il atteignait souvent 100°. Les nègres étaient la race la plus prognathe, avec un angle facial de 60 à 70°. Les résultats auxquels la méthode de Camper conduisait ont eu un grand retentissement. Cependant, elle n'était pas à l'abri de critiques fondées. Blumenbach lui a reproché de ne pas embrasser un nombre suffisant de caractères et de forcer à négliger quelques-uns des plus importants, tels que la largeur de la base du crâne, le plus ou moins de saillie des pommettes, etc., en un mot de « réduire ces variétés raciales [...] à une seule et même échelle ». Les critiques de Blumenbach contre l'« angle facial en tant qu'indice racial n'ont pas empêché cette théorie de jouir d'une longue carrière, notamment aux Etats-Unis, où, après la guerre de Sécession, les discours prononcés au Congrès contre l'adoption du quinzième amendement, qui prévoyait que « le droit de vote des citoyens des États-Unis ne sera pas refusé ou restreint par les États-Unis ou par tout État en raison de la race, de la couleur ou d'une condition antérieure de servitude », se référaient au « distingué professeur Camper ».

Dans ce pays, les opposants au monogénisme s'appuyaient à l'époque sur les travaux de Samuel S. Kneeland, naturaliste de Boston et l'un des disciples du Dr Morton, pour qui « les animaux qui ont le plus long museau sont toujours considérés comme les plus stupides et les plus gloutons » et que « l'aspect animal » des nègres prognathes ne pouvait « manquer de frapper un observateur sans préjugés ».

La « phisanomie », ou « art de déterminer le caractère d'un homme d'après la conformation extérieure », comme la définit Aldebrandin de Sienne dans *Régime du corps* (1256), était connue des Anciens – Aristote y avait consacré un traité – et s'était répandue en Europe dès le Moyen-Âge, les experts en la matière étant souvent aussi des astrologues. Interdite en Angleterre en 1743, elle avait été popularisée sur le continent par Johann Kaspar Lavater. En 1775-76, il avait publié les deux tomes de sa *Physiognomische Fragmente, zur Beförderung der Menschenkenntniß und Menschenliebe*, un texte joliment illustré de gravures qui était destiné à permettre à ses lecteurs d'interpréter le caractère d'un individu d'après ses traits physiques, généralement le visage et le crâne. En 1831, Darwin a failli ne pas pouvoir faire partie de l'expédition du HMS Beagle en raison de sa phisonomie. Le capitaine du navire, un fervent adepte de Lavater, doutait qu'« quelqu'un doté d'un nez comme le mien puisse avoir suffisamment d'énergie et de détermination pour le voyage ».

La phrénologie est issue de la physiognomonie. La phrénologie est, selon le titre d'un ouvrage de Franz Josef Gall (1757-1828) l'Art de reconnaître les instincts, les penchants, les talents et les dispositions morales et intellectuelles des hommes et des animaux par la configuration de leur cerveau et de leur tête. Hippocrate assignait pour siège à l'intelligence le ventricule gauche. Michel Servet (XVI^e siècle), pensait que le plexus choroïde était l'organe destiné à sécréter les esprits animaux et que le quatrième ventricule était le siège de la mémoire. Plus tard, le cerveau a généralement été considéré comme l'organe de la pensée et de l'intelligence ; mais les opinions étaient divisées sur la question de savoir s'il devait être regardé comme un organe simple ou comme constitué d'une série d'organes distincts, à chacun desquels serait dévolue une fonction spéciale et indépendante, si, en un mot, les phénomènes de l'intelligence étaient dus à une action du cerveau dans sa totalité ou si les différents éléments psychologiques qui les constituent étaient en rapport avec des parties isolées et circonscrites de l'encéphale. C'est de cette dernière hypothèse qu'est sorti le principe de la localisation des facultés cérébrales, qui, subodoré par divers physiologistes longtemps avant le XVIII^e siècle, a été d'abord défini par Gall, lequel a divisé l'encéphale en organes doués de facultés primordiales distinctes les unes des autres. L'idée d'établir une relation entre le cerveau et certaines facultés intellectuelles lui était venue le jour où il avait été frappé par la proéminence des globes oculaires de ceux de ses étudiants qui avaient une mémoire remarquable. Cette proéminence externe l'a conduit à penser qu'il y avait une proéminence interne cérébrale qui la produisait et c'est en appliquant cette manière de raisonner aux autres proéminences du crâne qu'il a élaboré sa doctrine – qu'il appelait craniologique. Le cerveau était composé de différentes parties, à chacune desquelles appartenait une fonction spéciale. Son système était basé sur la détermination topographique de chacun de ces organes. Il en avait répertorié trente-sept. Un « crânonologue » expérimenté pouvait déterminer le caractère d'une personne en examinant la taille et la forme de ces diverses parties de son crâne. A sa mort, Gall jouissait d'une immense réputation. Metternich, par exemple, a déclaré que Gall était le plus grand esprit qu'il ait jamais rencontré.

La crânologie, rebaptisée « phréno-logie » par Spurzheim, l'élève de Gall, a séduit l'Écossais George Combe ; après avoir fondé une société de phréno-logie à Édimbourg (1823), il a exporté la doctrine aux États-Unis, où elle a eu un certain succès, de courte durée, particulièrement auprès des poètes, comme Emerson, Poe et Whitman, tout comme en France, où Broussais avait fondé la Société parisienne de phréno-logie (1832), elle inspirait Balzac et Sue. Fanny Kemble, actrice anglaise qui avait vécu quelque temps en Géorgie à la suite d'un mariage avec un esclavagiste, a observé que Combe aurait fait de nombreux émules aux Etats-Unis s'il avait rationalisé scientifiquement l'institution de l'esclavage. Interrogé à ce propos, Combe avait répondu prudemment que le crâne du nègre était inférieur à celui de l'homme blanc, mais qu'il n'était en aucun cas dépourvu de capacités. Il n'était pas inapte au travail libre (free labor). Ce qu'il fallait, c'était un programme d'éducation vigoureux. En ce qui concerne les Indiens, Spurzheim et Combe estimaient non seulement qu'ils étaient inférieurs en intelligence, mais que, en raison de l'organisation particulière de leurs facultés cérébrales, ils étaient quasi irrémédiablement sauvages et intractables.

C'est Morton qui a effectué les comparaisons les plus étendues et les plus minutieuses de crânes humains. Sa collection de huit cents crânes provenant de nombreuses régions du monde lui a permis de comparer et d'opposer les races humaines mieux que n'importe lequel de ses contemporains, que ce soit dans aux Etats-Unis ou à l'étranger. En étudiant les crânes des indigènes de l'Amérique, il a été naturellement conduit à chercher jusqu'à quel point la pratique si commune des déformations artificielles du crâne nuisait au développement de la masse encéphalique. Il a donc jugé nécessaire de mesurer la capacité du crâne. Morton ne se contentait pas de mesurer la capacité totale du crâne, il s'efforçait en outre de déterminer séparément la capacité de certaines régions du crâne. Dans le sens vertical, il divisait le crâne en deux régions : la région coronale et la région sous-coronale. La région coronale était la partie de la voûte crânienne comprise au-dessus d'un plan plus ou moins horizontal mené par les deux bosses frontales et par les deux bosses pariétales. Morton divisait en outre le crâne, d'avant en arrière, en deux chambres, l'une antérieure, l'autre postérieure. Un plan plus ou moins vertical, passant par le bord antérieur du trou occipital et perpendiculaire au plan de la couronne, établissait la séparation de ces deux chambres. La détermination du volume du cerveau, ou de la capacité crânienne, était un des éléments essentiels de l'étude des races, mais la plupart des anthropologues l'avaient négligée à cause du peu de précision des procédés de mensuration et au peu de concordance des résultats obtenus par les divers observateurs. Le plus ancien procédé employé a été celui du cubage par l'eau ; Saumarez s'en était servi en 1798 pour mesurer trente-six crânes d'Européens et un crâne de nègre et il avait trouvé que ce dernier était le plus petit de tous. Hamilton, vers 1831, avait substitué aux liquides les corps solides et avait cubé les crânes en les remplissant de sable de mer homogène, fin et sec. Tiedeman avait substitué au sable des grains de millet. Philipps, un collègue de Morton, y avait substitué des grains de moutarde blanche et son procédé avait été adopté par Morton pour les mensurations publiées dans son grand ouvrage sur les *Crania americana*. Cependant, Morton devait reconnaître que la graine de moutarde blanche elle aussi est infidèle. Il a cru avoir enfin trouvé une méthode exacte en employant à cet usage du plomb de chasse de petit calibre. Toujours est-il que Morton est arrivé à la conclusion que, plus la taille du crâne est grande, plus

l'intelligence est élevée. Les plus intelligents étaient donc les Anglais et les Allemands, suivis des Anglo-américains, des Arabes, des Irlandais, etc. Les péruviens et les Hottentots fermaient la marche.

Morton a eu plusieurs disciples aux Etats-Unis et en Europe. Nott qui, à la remarque qu'il lui avait faite que certains Chinois, certains Indiens et même certains Noirs avaient un crâne plus volumineux que certains Blancs, répondait qu'aucune aucune indication fiable de l'intelligence d'une personne ne pouvait être obtenue par la mesure de son crâne. Pour que la comparaison soit justifiée, il fallait comparer non des crânes individuels, mais des groupes de crânes et, de plus, ce n'était pas seulement la taille globale du crâne qui déterminait l'intelligence, mais le rapport de grandeur entre ses parties.

En 1857, Gratiolet a établi d'après la morphologie des sutures une division en trois grands groupes, caractérisés chacun par le développement prédominant de l'une des trois régions principales du crâne et, corrélativement, par la complication des sutures en cette région : les races frontales ou blanches, les races pariétales correspondant au type jaune ou mongolique et les races occipitales ou nigritiques. L'époque à laquelle s'effectue l'oblitération des sutures peut être très différente d'une race à l'autre. Ces différences fournissent des indications utiles sur l'évolution cérébrale elle-même. L'oblitération marque le terme de l'accroissement du crâne, qui est aussi celui de l'accroissement du cerveau. Chez l'homme, le début de la synostose des os du crâne a lieu normalement bien avant la vieillesse. Dans les races blanches, l'âge moyen de la synostose naturelle correspond à la quarantième ou à la quarante-cinquième année environ. Les races inférieures sont, dans la majorité de leurs individus, beaucoup plus prédisposées que les précédentes à l'oblitération précoce des sutures. Dans les races nègres, c'est vers vingt-cinq ans en moyenne que débute l'oblitération. Ces races se rapprochent donc à cet égard, des individus peu intelligents ou complètement étrangers à la vie intellectuelle, qui occupent les derniers échelons des races supérieures. Le fait que les enfants noirs, bien qu'ils puissent être aussi intelligents que les enfants blancs, commencent, à l'âge de treize ou quatorze ans, à prendre du retard parce que leur crâne empêche leur développement intellectuel a parfois été utilisé comme argument contre l'éducation des Noirs dans le Nord.

L'hypothèse était que toute activité mentale intense d'un Noir conduirait à son effondrement physique et mental.

En 1842, l'anatomiste suédois Anders Retzius a publié ses recherches sur les différences physiques entre les Finlandais et les Suédois. Il a constaté d'une part que les crânes finlandais étaient brachycéphales, tandis que ceux de ses compatriotes, dont l'idiome indo-germanique paraissait démontrer suffisamment l'origine étrangère, étaient allongés, c'est-à-dire dolichocéphales. D'autre part, en étudiant les crânes que l'on avait pu extraire des anciennes sépultures de la Scandinavie, il y a retrouvé les deux types et en

a conclu que la race primitive ou autochtone était brachycéphale et qu'au contraire la dolichocéphalie caractérisait la race des envahisseurs. Ayant ensuite reçu de France, comme d'origine basque, deux crânes brachycéphales, il s'est cru autorisé à appliquer sa doctrine à toute l'Europe. Cette théorie a été acceptée avec enthousiasme par un grand nombre de savants. En 1859, de Baer a cru en découvrir une nouvelle preuve dans la présence, au milieu des Alpes Rhétiques, d'une race brachycéphale connue sous le nom de Romans et n'a pas hésité à la regarder comme issue de la race autochtone. La doctrine de Retzius paraissait établie sur des bases solides jusqu'à ce que le médecin, anatomiste et anthropologue français Paul Broca, ayant résolu de la soumettre au contrôle d'une observation plus rigoureuse, démontre que les deux crânes basques de Retzius étaient dépourvus de toute authenticité.

Broca a pensé un moment avoir amélioré le procédé de mesure de la capacité crânienne de Morton, en faisant pénétrer dans la cavité crânienne une vessie de caoutchouc vulcanisé, à paroi mince, en la distendant aussi complètement que le permettaient les parois osseuses avec de l'eau et en mesurant cette eau. Il n'a pas tardé à s'apercevoir qu'elle était tout aussi peu fiable. Cette accumulation d'obstacles a fini par refroidir l'enthousiasme des « anthropométristes ». Pas de tous : en 1900, l'un d'entre eux a cru faire le malin en mesurant un seul crâne de cinq mille façons différentes, tandis que l'inflation de termes comme « Pentagonoides acutus » et « Ellipsoïdes embolicus » ne contribuait pas précisément à accréditer la terminologie anthropométrique. Vers 1880, il était devenu clair que la crânologie ne fournissait pas de méthode pour distinguer les races les unes des autres. La dolichocéphalie et la brachycéphalie elles-mêmes n'étaient constantes dans aucun groupe et, dans de nombreux cas où l'on pouvait raisonnablement s'attendre à un certain degré d'uniformité, c'était la diversité la plus étonnante qui prévalait.

La pesée des cerveaux semblait plus prometteuse. En 1838, F. Tiedeman, un anatomiste allemand de l'université d'Heidelberg, après avoir déterminé le poids de cinquante cerveaux de Blancs et de cinquante cerveaux de Noirs, en a tiré les conclusions suivantes : le cerveau du nègre est, dans sa totalité, aussi volumineux que celui de l'Européen et des autres races humaines ; le poids du cerveau, sa dimension et la capacité de la boîte osseuse démontrent ce fait ; Les nerfs du nègre, relativement au volume de son cerveau, ne sont ni plus épais, ni plus gros que ceux des Européens, ainsi que certains l'avaient avancé ; la structure interne, la distribution de la substance corticale et médullaire, ni l'organisation intérieure du cerveau du nègre n'offrent aucune différence avec celui de l'Européen ; le cerveau du nègre ne ressemble pas plus à celui de l'orang-outang que celui de ce dernier à celui de l'homme, si l'on excepte la distribution un peu plus symétrique des circonvolutions et des sillons encéphaliques. Ainsi, comme les abolitionnistes, Tiedeman jugeaient la conformation anatomique et physiologique des nègres parfaitement semblable à celle des Blancs. Nott a immédiatement contesté ses conclusions. Darwin lui-même pensait que la taille du cerveau était liée à l'intelligence et que certaines races étaient plus intelligentes que d'autres.

Le Français Joseph Deniker a recueilli des données sur onze mille cerveaux européens et nègres et a annoncé en 1900 que le poids moyen des cerveaux des deux groupes était presque identique. En 1906, le Dr Robert Bennett Bean, professeur adjoint d'anatomie à l'université Johns Hopkins et plus tard président de l'Académie des sciences de la Nouvelle-Orléans, a comparé cent cinquante cerveaux de Blancs et autant de cerveaux de Noirs et a constaté d'importantes variations entre les deux groupes. Il en a conclu que les Noirs étaient supérieurs aux Blancs par certaines facultés – l'odorat, la vue –, mais qu'ils leur étaient inférieurs quant à la maîtrise de soi, la volonté, la raison, le jugement éthique et esthétique. L'un des collègues de Bean, Franklin P. Mall, a entrepris de peser et de mesurer les mêmes cerveaux que ceux que le premier avait utilisés pour son expérience : il a déclaré n'avoir pu trouver aucune différence qualitative entre les cerveaux des Blancs et ceux des Noirs. Se pourrait-il que les deux parties aient eu des préjugés inconscients et que ces préjugés aient influencé leurs conclusions ? Dans les années 1920, un certain nombre de chercheurs sont arrivés à la conclusion qu'il existe une différence minime, mais mesurable, entre la taille des cerveaux des différentes races.

La structure des cheveux humains a aussi été considérée comme un indice possible de la race. Blumenbach avait déjà tenté de classer les races en fonction de leurs cheveux, avant de découvrir que des peuples qui se ressemblaient différaient nettement par la structure de leurs cheveux. Dans les années 1840, Peter A. Browne, un avocat de Philadelphie, a inventé une variante du microscope, qu'il a appelée « trichometer », pour mesurer les différentes propriétés des cheveux et de la laine. Il lui a permis de découvrir qu'il existait trois sortes de cheveux humains : les ovale, les cylindriques et les « excentriquement elliptiques », qui, selon lui, étaient propres respectivement à la race blanche, à la race indienne et à la race indienne. Il a constaté que les cheveux des Noirs ressemblaient davantage à de la laine qu'à des cheveux d'hommes blancs. Il en a déduit que le Blanc et le Noir « appartiennent à deux espèces distinctes ». Suite à quoi un pasteur noir états-unien a apaisé les craintes de ses ouailles, en leur assurant qu'ils étaient sous la protection spéciale de Dieu, puisqu'ils étaient ses agneaux.

Lorsque les promesses de la craniométrie, sur lesquelles les anthropologues avaient placé tant d'espérance, se sont définitivement évanouies, un certain nombre d'entre eux, dont Broca, Keane, Johannes Müller, médecin, physiologiste, ichtyologiste et professeur d'anatomie comparée, Thomas Huxley, professeur à l'Ecole royale des mines de Londres, le biologiste, philosophe et libre penseur Ernst Haeckel, se sont mis à étudier les cheveux humains dans l'espérance d'y trouver un fondement à la classification raciale. Tout ce que leurs recherches intensives ont révélé, c'est que les cheveux constituaient une base de différenciation plus constante que les mesures crâniennes.

Même les poux du corps humain ont été sérieusement considérés à une époque comme un indice possible des différences raciales. En 1861, l'entomologiste anglais Andrew Murray, dit Darwin, « a examiné avec attention les poux recueillis, dans différents pays, sur les diverses races humaines, et il trouve qu'ils diffèrent, non seulement par la couleur, mais par la conformation de leurs griffes et de

leurs membres. Les différences ont été constantes dans tous les cas où les échantillons étaient nombreux ». Il ajoute : « Ce fait que les races humaines sont infestées de parasites qui paraissent être spécialement distincts pourrait être avancé, avec quelque raison, comme un argument établissant que les races elles-mêmes devraient aussi être considérées comme telles. » En 1886, l'article sur l'ethnologie de l'Encyclopedia iconographica expliquait malicieusement que les instituteurs états-uniens « auraient pu renseigner Darwin sur la facilité avec laquelle les poux passent des enfants mal soignés d'une race à ceux d'une autre ».

La confusion sur les méthodes de détermination des différences raciales se manifestait surtout dans le désaccord général sur le nombre de races humaines. Linné en avait dénombré quatre, Blumenbach cinq, Cuvier trois, John Hunter sept, Burke soixante-trois, Pickering onze ; Haeckel en comptait trente-six ; Huxley quatre ; Topinard dix-neuf ; Desmoulins seize « espèces » ; Deniker dix-sept races et trente types. Le journaliste français d'origine polonaise Jean Finot, dans *Le préjugé des races* (1905), déclarait que les méthodes de classification sont si différentes qu'« on imagine aisément la possibilité et la facilité avec lesquelles on peut créer à volonté des races humaines ! Loin de s'étonner du nombre déjà existant, il faudrait bénir le ciel de nous avoir préservés d'un milliard de races et de classifications en conséquence ! »

Le teutonisme

Au XVIII^e siècle, l'Amérique s'était peu intéressée aux théories raciales qui établissaient des distinctions entre les hommes blancs. Le pays avait besoin de main-d'œuvre et, en général, il ne se souciait guère de savoir de quelle branche particulière de la race blanche un homme était issu. En Europe, cependant, quelques théoriciens, pour défendre les prétentions à l'éminence d'une classe ou d'une nation particulière, s'appuyaient déjà sur la théorie de la race. En France, le comte de Boulainvilliers (1658-1722) a élaboré une théorie raciale pour expliquer les priviléges spéciaux des nobles. Selon lui, la noblesse française était issue des Germains ; les roturiers, vaincus par les Francs, une tribu germanique blonde, courageuse, chaste et autonome, de la plèbe gallo-romaine. En France, en Allemagne, en Angleterre et finalement aux États-Unis, Tacite était invoqué pour expliquer les différences de capacité et de vertu entre les différentes ethnies blanches.

Aux yeux des historiens anglais du XVIII^e siècle le nom de Tacite n'avait pas de signification particulière. Les tribus anglo-saxonnes étaient reconnues comme une branche du peuple germanique, mais elles étaient généralement considérées comme de simples barbares. Comme nous l'avons vu, les philosophes du Siècle des Lumières s'opposaient généralement à l'idée que le caractère des peuples est déterminé par la race. L'importance accordée aux explications environnementales du comportement humain

incitait de nombreux historiens à considérer le racisme avec scepticisme. Les deux principaux historiens de l'époque, Edward Gibbon et David Hume, méprisaient les auteurs – irlandais et écossais – qui avaient tendance à glorifier l'histoire de leur propre peuple. Ni l'un ni l'autre ne tenaient les tribus nordiques qui avaient conquis Rome pour une race supérieure. Ils avaient tendance à envisager la période qui va de la destruction de Rome à la Renaissance comme une période de ténèbres et de superstition. Il n'était pas rare que Hume témoigne du mépris à l'égard des premières tribus germaniques et des Anglo-Saxons en particulier. Pour Gibbon, c'étaient les effets débilitants du christianisme et non les vertus supérieures des tribus teutoniques qui avaient causé la chute de Rome.

Cependant, dès 1745, Samuel Squire, dans *An Enquiry into the Foundation of the English Constitution*, avaient exalté chez les anciens Germains l'« amour invincible de la liberté ». La *Dissertation on the Origin of the Scythians or Goths* (1787) de John Pinkerton a été l'une des premières histoires anglaises à s'appuyer fortement sur la théorie raciale. Sharon Turner, dont *l'History of the Anglo-Saxons* a été publiée en plusieurs volumes entre 1799 et 1805, tout en jugeant que les Saxons, avec leur « attachement à la piraterie », leur consommation effrénée d'alcool et leur goût pour les bagarres, leurs querelles de sang et leur penchant pour la viande crue, n'étaient pas des ancêtres tout à fait admirables, a été le premier à souligner l'importance de l'épopée de Beowulf pour l'étude de l'histoire et, plus encore, l'influence des conceptions politiques des premiers anglo-saxons sur le parlementarisme anglais. Le premier en Angleterre. En effet, Montesquieu qui se piquait de descendre de ces Goths qui, conquérant l'Empire romain, « fondèrent partout la monarchie et la liberté », avait affirmé que les Anglais avaient « tiré l'idée de leur gouvernement politique » des Germains. « Ce beau système a été trouvé dans les bois ». Hume n'était nullement de cet avis.

Aux États-Unis, Thomas Jefferson était suffisamment intéressé par la question de savoir dans quelle mesure le gouvernement représentatif et le droit anglais descendaient des Anglo-Saxons pour se lancer dans l'étude de leur langue. Il a lui-même conçu une grammaire anglo-saxonne, mais ses nombreuses autres activités l'ont empêché de poursuivre ses études anglo-saxonnes aussi loin qu'il l'aurait voulu.

En 1832, Sir Francis Palgrave a publié *Rise and Progress of the English Commonwealth*. Fils de Meyer Cohen, il n'avait a priori aucune raison particulière de glorifier les Anglo-Saxons. Son livre tentait de rassurer les conservateurs et d'inciter les partisans du changement à procéder avec prudence et sagesse. Il affirmait que les Anglais tenaient leurs idées de gouvernement des Romains et des Teutons – de Rome, l'idée monarchique, qui leur avaient permis d'éviter de devenir un ensemble de petites satrapies ; des Teutons, l'idée de limiter le pouvoir du monarque. L'« amour de la liberté », assorti de garanties précises contre le pouvoir arbitraire, avait toujours été, selon lui, caractéristique des premiers Teutons. C'est la tradition et non la race qui intéressait Palgrave chez les Anglo-Saxons ; il comptait sur leurs institutions pour ramener une certaine forme de paix entre les deux factions qui se disputaient alors le pouvoir en Angleterre.

Lorsque l'historien John Mitchell Kemble a publié *The Saxons in England* (1849), les révoltes de 1848 avaient refroidi l'enthousiasme pour la réforme et donc renforcé la position des conservateurs. Dans cet ouvrage, il tentait de montrer pourquoi son pays avait échappé aux bouleversements sociaux et politiques si fréquents sur le continent. « De tous côtés, déclarait-il, les trônes vacillent et les fondements profonds de la société sont ébranlés », quand la reine Victoria était « assurée de l'affection d'un peuple dont les institutions lui ont donné toutes les bénédictions de l'égalité devant la loi ». « L'Anglais a hérité des Anglo-Saxons la partie la plus noble de son être », poursuivait-il. « En dépit de toutes les influences, nous ressemblons merveilleusement à nos ancêtres ».

Aux États-Unis, les ouvrages historiques parus juste avant la guerre de Sécession reprenaient parfois les arguments de raciaux que l'on trouve chez les historiens britanniques de l'époque. Dans ce pays, la théorie des origines teutoniques des institutions représentatives a séduit, plus encore qu'en Angleterre, les historiens qui avaient une grande foi dans la démocratie. Cette théorie était utile pour défendre les institutions représentatives contre les attaques des conservateurs – tant en Angleterre qu'à l'étranger –, qui soutenaient que la démocratie, en tant que théorie de gouvernement, n'avait pas résisté à l'épreuve du temps. Les progressistes pouvaient ainsi montrer que, au contraire, le gouvernement représentatif avait une longue, honorable et fructueuse histoire. L'idée était que la liberté était un héritage racial de l'amour des peuples germaniques pour l'indépendance. « De toutes les nations du monde européen, soulignait l'historien et homme politique démocrate états-unien George Bancroft dans son *History of the United States* (1834), la principale émigration a été celle de la race germanique, la plus célèbre pour son amour de l'indépendance personnelle ». Bancroft avait étudié en Allemagne et, d'une certaine manière, il privilégiait l'élément germanique dans l'histoire américaine. En règle générale, cependant, il ne s'intéressait guère aux explications raciales de l'histoire. Son objectif principal était de montrer que la volonté de Dieu avait déterminé le triomphe de la démocratie.

Comme Bancroft, l'historien et diplomate états-unien John Lothrop Motley était inspiré par les idéaux de démocratie et de liberté (religieuse). « Si dix personnes dans le monde détestent un peu plus le despotisme et aiment un peu mieux la liberté religieuse à la suite de ce que j'ai écrit, disait-il dans *The Rise of the Dutch Republic* (1856), je serai satisfait ». L'histoire des Pays-Bas n'était pas l'histoire d'une province ; comme il l'écrivait à un de ses amis, de Rome, le 4 mars 1859 : « C'est l'histoire de la liberté européenne. Sans la lutte de la Hollande et de l'Angleterre contre l'Espagne, toute l'Europe aurait pu devenir catholique et espagnole. C'est la Hollande qui a sauvé l'Angleterre au seizième siècle, et par là qui a assuré le triomphe de la Réforme et placé l'indépendance des divers États de l'Europe sur une base solide ». Frappé par les similitudes entre la lutte pour l'indépendance des Provinces-Unies contre l'Espagne et celle des colons américains contre l'Angleterre, il encourageait les Etats-uniens à s'intéresser tout particulièrement à la lutte des Hollandais, car ils leur étaient racialement apparentés. L'histoire des Hollandais « est une partie de l'héritage de la race anglo-saxonne – essentiellement la

même, que ce soit en Frise, en Angleterre ou au Massachusetts ». Républicain et puritain, mais, comme du reste Motley, encore plus puritain que républicain, Douglas Campbell insisterait encore davantage que lui sur l'influence des Hollandais sur l'histoire et les institutions états-uniennes dans *The Puritan in Holland, England and America* (1892).

Tous les auteurs états-uniens qui traitaient de l'histoire des institutions nationales sous l'angle racial n'étaient pas aussi attachés à la démocratie et au parlementarisme que Bancroft ou Motley. A cet égard, ils rendaient hommage à la prudence et au bon sens supposés des Anglo-Saxons ou des Teutons, qui les empêchaient de rendre les institutions représentatives trop représentatives ou de les laisser sans contre-pouvoirs. William Hickling Prescott évoquait avec satisfaction les vertus sévères des Anglo-Saxons, en particulier leur confiance en soi, leur volonté de voir les changements s'opérer progressivement, leur méfiance à l'égard des projets de réforme utopiques. Dans son ouvrage *Conquest of Peru* (1847), Prescott faisait également l'éloge du caractère des guerriers espagnols, non sans émettre de sérieuses réserves à leur sujet. Dans le caractère espagnol, « les influences les plus mesquines se mêlaient étrangement aux plus nobles, le temporel au spirituel ». Le courage du soldat espagnol était « entaché de cruauté, une cruauté qui découlait également – aussi étrange que cela puisse paraître – de son avarice et de sa religion ». Aux défauts des Espagnols s'opposaient les vertus des Anglais qui s'étaient installés en Amérique du Nord. Dans une lettre à un ami espagnol, écrite à l'époque de la révolution de 1848, Prescott se demandait si les pays d'Europe continentale étaient adaptés à des institutions libres. L'Espagne était dans « un charmant état de désorganisation ». La consolidation de l'Empire allemand était « une noble idée », mais il doutait qu'elle soit « réalisable ». La « libération de l'Italie des barbares » était un « beau vieux rêve » qui ne pourrait probablement pas se réaliser non plus. « Le républicanisme de la France est une chimère, je le crains. L'esprit volatile de ce peuple doivent être cerclé de fer. Il doit être soumis à une règle de fer ». Toutes les difficultés de ces nations étaient vraisemblablement dues au caractère racial de leurs peuples. « La liberté et l'égalité semblent être des stimulants trop forts pour certaines constitutions. Elles conviennent mieux aux Anglo-Saxons qu'à n'importe qui d'autre ». Outre son bon sens en matière d'institutions politiques, l'Anglo-Saxon méritait la gratitude de l'humanité pour sa capacité à appliquer la science aux arts utiles.

Le juriste et politologue – le premier véritable politologue à sortir d'une université états-uniennne – d'origine prussienne Francis Lieber, auteur, à la demande d'Abraham Lincoln, du premier essai de codification des lois et coutumes de la guerre, la fameux Lieber Code (1863), a lui aussi tenté d'établir un lien entre les institutions du système représentatif et constitutionnel et la race qu'il appelle « anglicane », c'est-à-dire la race anglo-saxonne, où qu'elle gouverne, en Europe, aux Etats-Unis ou dans d'autres parties du monde. Selon lui, les nations anglicanes considéraient que la liberté consistait dans une très large mesure en une limitation adéquate de la puissance publique. « [...] [L]a liberté anglicane, précisait-il dans un essai intitulé *Anglican and Gallican Liberty* (1848), consiste essentiellement en une restriction appropriée du gouvernement et en une quantité appropriée de pouvoir suffisante pour empêcher toute interférence avec cette indépendance personnelle qui existe au sein du peuple lui-même, de sorte que

l'ordre et l'esprit de respect de la loi deviennent une autre de ses caractéristiques distinctives. Aucun peuple du passé ou du présent n'a jamais fait un usage du droit d'association, même lorsqu'il existait pleinement, comparable à l'application vaste et parfois gigantesque de ce droit à de grandes fins pratiques de caractère social et politique chez les Anglais et les Américains. L'ingérence de la puissance publique leur est odieuse. Pour eux, le gouvernement n'est pas l'éducateur, le dirigeant ou l'organisateur de la société. Au contraire, en lisant les nombreuses constitutions que cette race a produites et dont l'objet est de définir la sphère des divers pouvoirs publics et de fixer les droits de l'individu, on a presque envie de lire au-dessus d'elles la devise : « Bas les pattes ». La « liberté anglicane » était opposée à la « liberté gallicane » : « La race anglicane est décidément une race qui aime les institutions et les établit, comme l'étaient les Romains, qui ont établi le droit civil. Elle est à la fois conservatrice et progressiste et croit que le conservatisme est un élément aussi nécessaire que la progression. Le fanatisme du conservatisme est une idolâtrie chinoise du passé. Les Français, en revanche, tels qu'ils apparaissent, du moins à l'époque moderne, sont des organisateurs philosophes, souvent brillants et ressemblent en cela davantage aux Grecs, qui n'ont pas établi de lois, mais dont les philosophes ont proposé des gouvernements imaginaires. Le fanatisme de cette disposition consiste à recommencer sans cesse à chaque étape et à nier la nécessité d'un progrès continu ». Il estimait que « les Français confondent absolutisme démocratique et liberté démocratique ; que le continent tout entier devra passer par de longues périodes de lutte ardente avant de pouvoir se débarrasser des conséquences de la centralisation séculaire que les princes absous, dans leur aveuglement, ont pris pour du pouvoir et ont imposé au peuple ». Il oubliait de préciser explicitement que l'une des principales caractéristiques de la « race anglicane » était, selon lui, l'universalisme : « Nous appartenons à la race anglicane qui a apporté les principes et la liberté anglicane à la terre entière, parce que, où qu'elle aille, les institutions libérales et un droit coutumier plein de droits virils et imprégné du principe d'une vie expansive l'accompagne. Nous appartenons à cette race dont la tâche évidente est, entre autres tâches nobles et sacrées, de cultiver et de propager la liberté civile dans toutes les parties de la Terre, sur les continents et sur les îles. Nous appartenons à cette tribu qui seule possède le mot de self-government ». « Dans toutes les parties de la Terre », à moins que toutes les races de la Terre ne viennent aux Etats-Unis : « [...] [i]l a été démontré, déclare-t-il, toujours dans un passage du même essai, qui fait littéralement froid dans le dos, que les nouveaux immigrants, bien que, dans l'ensemble, moins désirables, du point de vue des capacités intellectuelles générales, que la population autochtone, ont néanmoins apporté à la population américaine des capacités de jugement esthétique, de création artistique et un tempérament sanguin qui contribueront grandement à l'enrichissement de la vie et de la culture américaines dans les années à venir. Étant donné que le croisement de souches saines de différentes races est biologiquement sain, nous soutenons que les Italiens, les Hébreux, les Turcs, les Chinois et les Nègres dont les capacités intellectuelles sont supérieures à la moyenne (well-endowed) sont de meilleurs matériaux pour forger une nation une nation que les Nordiques moyens ou inférieurs à la moyenne ». À partir de 1835, il a enseigné au Collège, aujourd'hui devenu Université – de Caroline du Sud. En 1857, il a été nommé titulaire d'une chaire à l'université de Columbia, où il a enseigné jusqu'à sa mort en 1872.

Francis Parkman, encore étudiant à Harvard, avait projeté d'écrire une histoire des luttes entre la France et l'Angleterre pour le contrôle de l'Amérique du Nord – ce qu'il a appelé plus tard son « épopee de la forêt ». De 1865 à 1892, il a ainsi publié, avec l'aide de l'historien et archiviste français Pierre Margry, une fresque historique intitulée *France and England in North-America*, en sept volumes: *Pioneers of France in the New World* (1865), *The Jesuits in North-America in the seventeenth century* (1867), *The discovery of the great West* (1869), *The old regime in Canada* (1874), *Count Frontenac and New-France under Louis XIV* (1877), *A Half-Century of conflict* (1892) et *Montcalm and Wolfe* (1884). Parkman s'est intéressé tout particulièrement aux institutions politiques, qu'il jugeait responsables de la chute du Canada français, mais derrière ces institutions, il voyait à l'œuvre le facteur racial. Selon lui, il serait facile d'imaginer que la différence entre les colonies françaises et anglaises était « une différence d'institutions politiques et religieuses », mais cette explication « ne tient pas la route ». « La race germanique et en particulier la branche anglo-saxonne est particulièrement masculine », dit-il « et donc particulièrement apte à se gouverner. Elle soumet habituellement son action à la direction de la raison ». En revanche, le Celte français est coulé dans un moule différent. Il voit clairement le but et raisonne à ce sujet avec une admirable clarté ; mais ses propres impulsions et ses passions l'en détournent continuellement. L'opposition l'excite, il s'impatiente des retards, il est toujours enclin aux extrêmes et ne sacrifie pas volontiers un penchant actuel à un bien à long terme. Il se complaît dans les abstractions et les généralisations, se détache des faits déplaisants et erre dans un océan de désirs et de théories ». Il n'aurait servi à rien que les Français essaient d'imiter le gouvernement des colons anglais. « Les institutions de la Nouvelle-Angleterre étaient totalement inapplicables à la population de la Nouvelle-France » « et la tentative de les appliquer n'aurait produit que des effets néfastes... La liberté est réservée à ceux qui y sont aptes. Les autres la perdront ou la corrompront ».

En filigrane apparaissait la rivalité franco-britannique en Amérique du Nord, un conflit entre les forces de l'obscurantisme et de la tyrannie (la Nouvelle-France catholique et monarchique) et celles de la liberté et du progrès (la future république américaine), dont l'issue (la victoire du bien, c'est-à-dire des Anglo-américains) était inéluctable. « Jamais catastrophe plus bénéfique n'est arrivé à un peuple que la conquête du Canada par les armées britanniques », assurait-il. Cette déclaration est vite devenue l'un des leitmotiv des historiens canadiens anglophones, qui ne l'ont rejettée qu'un siècle plus tard, alors que, dès 1878, la proposition de l'université Laval de décerner à Parkman un doctorat honoris causa avait causé un tel tollé qu'elle avait dû être enterrée – pour être reprise par l'université McGill, bastion anglo-saxon au milieu du Canadien francophone.

« Le peuple le plus civilisé de la terre a transféré dans un vaste pays une partie de sa population. Il ne s'agissait pas d'une ruée, d'une débandade de Saxons [...] ; c'était l'émigration d'une partie d'une race celtique, avec tous ses dieux, ses monastères et ses bigoteries, ses couvents et ses seigneuries, sa féodalité et sa primogéniture ; avec toutes les autres lois et influences que le féodalisme et la religion pouvaient inventer pour asservir l'âme et le corps des hommes. Ce devait être l'ancienne France sur une petite échelle ; c'est ce qu'elle est devenue très vite, à cette différence que, retirés de la grande masse

de leur race, les colons sont restés des agriculteurs, comme ils l'étaient en France au moment de leur émigration, de sorte qu'un voyageur, en y débarquant, pouvait se trouver brusquement ramené à l'époque de Louis XIV, ou même de la Régence ; de petits hommes au manteau bleu ciel, des espèces de violonistes rêveurs et à moitié fous ; de petites femmes, de petits chevaux et du petit bétail, de petites charrettes, des idées encore plus petites. Si la colonie avait été laissée à elle-même, coupée de l'Europe pendant un siècle ou deux, je crois que la forêt, le bison, le sauvage et le Peau- Rouge les auraient poussés dans le Saint-Laurent, dont ils n'avaient jamais eu le courage de s'éloigner. La race a dégénéré ; les habitants se sont soumis à une poignée de troupes anglaises ; ils n'ont pas pu frapper un seul coup pour leur pays. Ils étaient tombés si bas que, lorsque le nom glorieux de « Liberté », inscrit sur ses couleurs, a permis à l'ancienne France, dans une période si brève qu'elle en paraissait incroyable, d'abattre, pour un temps au moins, les monstrueuses dynasties de l'Europe, le Celte canadien est resté tranquille, dans la plus noble république pour son proche voisin que le monde ait jamais vue ». Le Celte canadien passe sa vie dans l'« oisiveté, indolence, l'esclavage, un esclavage mental, la plus affreuse des conditions humaines. [...] » Si vous cherchez une explication, retournez en France ; retournez en Irlande, et vous la trouverez », écrivait Robert Knox, professeur d'anatomie au Collège des chirurgiens d'Édimbourg et qui avait travaillé à l'hôpital de La Charité sous la direction des professeurs Alexis Boyer et Philibert Joseph Roux, au sujet de la colonisation du Canada par la France, dans *The Races of Men* (1850). « Les races d'hommes, écrivait-il dans l'introduction, telles qu'elles existent aujourd'hui sur la Terre constituent un fait que l'on ne peut ignorer. Elles diffèrent les unes des autres dans une très large mesure, mais l'existence de ces différences, dont certaines sont importantes n'a pas été niée ; le mot de « race » d'un usage quotidien et s'applique même à l'homme. Depuis que la guerre des races a commencé en Europe continentale et en Irlande, aucune expression n'est plus fréquente que celle de race. Ce n'est donc pas une nouvelle expression que j'utilise, mais je l'utilise dans un sens nouveau, car, tandis que l'homme d'Etat, l'historien, le théologien, l'universaliste et le simple érudit soit n'attachaient aucune signification particulière à ce terme, pour des raisons qu'ils connaissent mieux eux-mêmes, refusaient de suivre le principe jusqu'à ses conséquences ou attribuaient la différence morale entre les races d'hommes à des causes fantaisistes, telles que l'éducation, la religion, le climat, etc. – et leurs distinctions physiques tantôt aux mêmes influences aléatoires, tantôt au climat seul, tantôt au climat aidé d'une loi mystérieuse [...], tantôt, enfin, au hasard et à l'aléatoire, je suis prêt à affirmer, en opposition à ces opinions, que la race est tout dans l'histoire humaine ; que les races humaines ne sont pas le résultat d'un accident ; qu'elles ne sont pas convertibles l'une en l'autre par quelque artifice que ce soit. Les lois éternelles de la nature doivent prévaloir sur les protocoles et les dynasties : la fraude – c'est-à-dire la loi – et la force brute, c'est-à-dire la baïonnette, peuvent faire beaucoup ; ont fait beaucoup ; mais elles ne peuvent altérer la nature ». Dans *The Races of Men*, dont l'objet était de montrer que « la race est tout », il passait en revue les caractéristiques physiques et morales des diverses races, que, tout en les considérant comme radialement différentes, il hiérarchisait. Le sommet était occupé par les Goths et les Slaves, suivis par les Saxons – qu'il appelait aussi « Scandinaves » et dont il stigmatisait l'« extrême suffisance » et le manque de sensibilité et de talent artistique – et les Celtes, caractérisés par « un fanatisme furieux : un amour de la guerre et du désordre ; une haine de l'ordre et de l'industrie patiente ; l'incapacité à administrer un bien ; irréfléchi, perfide, imprévisible ; regardez l'Irlande » ; la base, par le Noir, dont il faisait remarquer qu'il « n'est pas plus un homme blanc qu'un âne n'est un cheval ou un zèbre » et à qui il reconnaissait des qualités guerrières susceptibles de

mettre en péril la suprématie des peuples blancs en Afrique – anticolonialiste et abolitionniste, il critiquait les Boers comme « les oppresseurs cruels des races sombres ». A ce stade, tout le monde aura compris que, lorsqu Knox affirmait qu « la guerre des races a commencé en Europe continentale et en Irlande », il n'avait pas en vue une guerre entre les autochtones et les races de couleur, mais entre ces deux ethnies de la race blanche que sont les Anglo-Saxons et les Celtes, particulièrement les Irlandais. En fait, « [I]a source de tous les maux réside dans la race, la race celte d'Irlande. Cette race doit être chassée du pays ; par des moyens équitables, si possible ; mais elle doit quand même partir. La sécurité de l'Angleterre l'exige ». Même aux États-Unis, « les États-Unis libres, où si un homme reste esclave mentalement, c'est sa propre affaire, le Celte se distingue encore aujourd'hui du Saxon. Il ne faut pas se tromper un seul instant sur l'évolution de la question raciale : elle mettra un jour à l'épreuve la force de la « Déclaration d'indépendance », car le Celte ne comprend pas ce que nous, Saxons, entendons par indépendance ». Les Saxons sont « démocrates par nature, les seuls démocrates sur terre, la seule race qui comprenne vraiment le sens du mot de liberté ». En 1868, *The Anthropological Review*, journal publié par l'Anthropological Society of London, jugera que Knox « a raison dans l'ensemble ».

Au cours des années 1840, un afflux massif d'immigrants, principalement des Allemands dans le Midwest et des Irlandais dans l'Est, avait fortement inquiété les Etats-Unis protestants de vieille souche. En 1849, l'Ordre secret de la Bannièvre étoilée s'était constitué à New York et, peu après, des loges s'étaient formées dans presque toutes les autres grandes villes du pays. Les membres, interrogés sur leur organisation, étaient censés répondre qu'ils ne savaient rien, d'où le nom de Know Nothing Party qu'elle avait pris lorsqu'elle s'était constituée en parti politique au début des années 1850. Au fur et à mesure que le nombre de ses membres augmentait, il s'est défait peu à peu de son caractère clandestin et a pris le nom d'American Party. Il réclamait des restrictions à l'immigration, l'exclusion des personnes nées à l'étranger du droit de vote et de l'exercice d'une fonction publique aux États-Unis, ainsi que l'extension de cinq à vingt-et-un ans de résidence pour l'obtention de la citoyenneté. L'appartenance ethnique des nouveaux venus n'était cependant pas en cause. Un rédacteur du journal de Know Nothing a déclaré que les Irlandais étaient « nos ennemis naturels, non pas parce qu'ils sont Irlandais, mais parce qu'ils sont les vrais gardiens de la papauté ». Peu de « nativistes » auraient repris à leur compte cette phrase que la personnalité de la société civile new-yorkaise George Templeton Strong avait écrite dans son journal intime en 1857, après avoir vu une femme irlandaise se lamenter de la mort de son mari : « Nos concitoyens celtes sont presque aussi éloignés de nous par leur tempérament et leur constitution que les Chinois. »

Lecteur de *The Race of Men*, Ralph Waldo Emerson, tout en étant rebuté par ce qu'il estimait être des exagérations dans ce livre, jugeait qu'il était néanmoins « chargé de vérités mordantes et inoubliables ». Le seul ouvrage dans lequel Emerson a abordé le sujet de la race est *English Traits*, recueil d'observations et d'anecdotes nous trouvons une théorie de la race écrit après sa deuxième visite en Angleterre – Emerson était d'ascendance anglaise. Dans les premiers chapitres du livre, il décrit les groupes ethniques qui ont influencé l'identité et la société anglaises. Ce faisant, il parle ainsi des « races

» saxonne, celtique, normande et nordique qui ont successivement contribué à façonner le caractère anglais. Il insiste surtout sur les « races » saxonne et nordique. Loin de présenter les Anglais comme une race pure, il conclut que « tout ce qui est anglais est une fusion d'éléments distincts et antagonistes ». Bien qu'il cite plusieurs auteurs qui ont écrit sur la race, il rejette l'idée que les caractéristiques raciales sont impérissables et obéissent aux lois du déterminisme. De plus, disait-il, « il n'est pas possible de savoir où commence et où finit une race ».

En 1863, au milieu d'une guerre terrible et incertaine, Emerson écrivait, dans "The Fortune of the Republic" : « L'immense différence entre ce pays et l'Europe est que, alors que tous leurs systèmes de gouvernement et de société sont historiques, notre politique est presque idéale. Nous voulons traiter les hommes comme des hommes, sans distinction de rang, de richesse, de race, de couleur ou de caste, simplement comme des âmes humaines. Nous sommes proches de la nature, nous sommes les rentiers de la nature, nous puisions dans des ressources inépuisables et nous interférons le moins possible avec la liberté individuelle. » Dans la société démocratique composée d'individus libres et égaux qu'il appelait de ses vœux dans son essai de 1841 intitulé « Self-Reliance », l'esclavage, la forme ultime de la « vie d'une race aux dépens de la race », n'avait évidemment pas sa place. Alors qu'il était encore pasteur à la Second Church de Boston, il avait exhorté ses paroissiens par ces mots : « Que chacun se dise alors : la cause de l'Indien, c'est la mienne ; la cause de l'esclave, c'est la mienne. » Il a prononcé son premier discours anti-esclavagiste à l'occasion de l'anniversaire de l'émancipation des peuples de couleur des Antilles britanniques. Selon Emerson, cette émancipation et ses conséquences avait démontré de manière concluante que la croyance largement répandue en l'infériorité des nègres était fausse. Les défenseurs de l'esclavage, disait-il, « pensent qu'il est dans l'ordre de la nature et du destin » que les nègres soient inférieurs. « La seule réponse, concluait-il, à cette pauvre ribambelle sceptique, c'est l'affirmation du cœur. Le sentiment du droit... lutte contre ce satané athéisme ». Ces déclarations, auxquelles on pourrait ajouter bien d'autres du même tonneau, n'ont pas empêché l'historienne états-unienne Nell Irvin Painter, auteur notamment de *The History of White People*, de le qualifier de « philosophe-roi de la théorie américaine de la race blanche ».

Dans les pays anglo-saxons, l'idée que la clé de l'histoire était en grande partie la race n'est pas née aux Etats-Unis, mais en Grande-Bretagne, dans la seconde moitié du XIXe siècle. Les premiers à la défendre ont été l'évêque William Stubbs et Edward A. Freeman, tous deux professeurs d'histoire à Oxford et chefs de file l'École d'Oxford. Selon eux, presque tout ce qu'il y a de bon dans la civilisation anglaise remontait aux Teutons. « C'est dans l'ancienne Allemagne, affirmait Stubbs, qu'il faut chercher les premières traces de nos ancêtres, car la plus grande partie d'entre nous est d'origine allemande ; bien que nous nous appelions Britanniques, ce nom n'a qu'une signification géographique. Le sang qui coule dans nos veines provient d'ancêtres germaniques. Notre langue, aussi diversifiée soit-elle, est au fond une langue germanique. Nos institutions ont pour base commune les anciennes institutions de l'Allemagne. Les Jutes, les Angles et les Saxons n'étaient que des tribus différentes du grand foyer teutonique ; les Danois et les Norvégiens, qui les soumirent au nord et à l'est, étaient de la même

origine ; les Normands aussi : le système féodal lui-même était d'origine franque, c'est-à-dire allemande. Même si un petit élément celtique, issu des épouses autochtones des premiers conquérants, entre dans la composition de notre sang, nos institutions ne sont pas d'origine celtique. » Dans leur tentative de faire remonter les institutions politiques britanniques modernes à celles des ancêtres teutoniques des Britanniques, Stubbs et Freeman s'appuyaient en grande partie sur la Germanie de Tacite et les premières chroniques anglo-saxonnes. Mais, d'après eux, le génie des races teutoniques n'était pas uniquement politique.

Jusqu'à cette époque, l'Anglo-Saxon n'avait pas pu accéder au rang de véritable symbole racial en raison de la croyance qu'il avait certains défauts innés. La théorie voulait qu'il ait été courageux et épris de liberté, mais paresseux et stupide. « Le goût raffiné du Normand pour le luxe, avait argué Macaulay dans *History of England* (1876), présentait un contraste frappant avec la voracité grossière de ses voisins saxons ». Stubbs et Freeman se sont alors attelés à la tâche de réhabiliter les Anglo-Saxons. Ils considéraient les Anglo-Saxons et les Normands comme un seul et même peuple. Les Normands s'étaient montrés capables d'absorber ce qu'il y avait de meilleur dans la civilisation française. Il était d'ailleurs injuste de stigmatiser les Normands pour leur sauvagerie. « Il faut se rappeler, observait Freeman dans *Old English History* (1873), que nous étions alors un peuple à la fois païen et barbare et qu'il n'est pas juste de juger nos pères selon les mêmes règles que s'ils avaient été des chrétiens ou des hommes civilisés ». En tout état de cause, la barbarie des premiers Anglo-Saxons, franche et ouverte, valait encore mieux que l'hypocrisie cauteleuse des Celtes et des Latins. Mieux : elle avait assuré la pureté raciale de l'Angleterre. « En fin de compte, avançait Freeman, il est préférable que nos ancêtres aient tué ou chassé presque tous les peuples qu'ils ont trouvés dans le pays, car les Anglais ont ainsi pu former une nation en Grande-Bretagne et leurs lois, leurs mœurs et leur langue se sont développés en même temps qu'eux et n'ont pas été copiées sur celles d'autres nations ». Une fois accomplie leur dure tâche d'exterminer l'ennemi, l'Anglo-Saxon a prouvé qu'il était capable de s'élever à la plus haute culture. « Ne retrouvons-nous pas Homère dans le récit héroïque de *Beowulf* ? Milton n'a-t-il pas été préfiguré par le chant sacré de Caedmon ? »

Ni Stubbs ni Freeman n'avaient grand-chose de favorable à dire sur les races non teutoniques. En 1859, Stubbs a soutenu l'Autriche dans sa guerre contre « ces misérables Italiens » et, à une autre occasion, il a pesté contre « ces horribles Polonais ». Dans une lettre à un érudit allemand, il s'est réjoui que les Juifs de ce pays envisagent de retourner en Israël ; il en a profité pour souhaiter également bon vent aux Irlandais.

L'historien anglais le plus populaire de l'époque, John Richard Green, tout en déplorant le « teutonisme écrasant » de Freeman et de Stubbs et en faisant preuve d'une certaine sympathie pour les minorités ethniques telles que les Irlandais, leur a dédié sa *Short History of the English People* (1874). Comme ses « deux chers amis », Green faisait remonter le Parlement britannique aux « petites communautés

paysannes » d'Allemagne, et comme eux, il trouvait des caractéristiques teutoniques dans la littérature anglaise. Même le diable allemand était un diable supérieur. « L'énergie humaine de la race allemande, expliquait-il dans *A Short History of the English People* (1878), son sentiment de la puissance de l'homme individuel, ont transformé, dans les vers de Caedmon, le Tentateur hébreu en un Satan rebelle, qui ne veut pas être le vassal de Dieu ». Contrairement à eux, il soutenait que, une fois que les indigènes avaient été tués ou chassés de Grande-Bretagne, « tout [y] était [...] [devenu] purement anglais ».

Pendant près d'un quart de siècle, la théorie des origines teutoniques a dominé l'historiographie états-unienne. En 1870, William F. Allen, spécialiste de lettres classiques à l'université du Wisconsin, a avancé l'idée que les conditions qui étaient alors celles des Etats-Unis pouvaient permettre de tester les idées de Tacite au sujet des tribus germaniques, car l'ancienne race avaient retrouvé ses conditions primitives dans ce pays à une époque relativement récente. Dans une lettre au journal *Nation*, il a fait observer à Sir Henry Maine, historien du droit anglais, que les premiers établissements des colons anglais en Nouvelle-Angleterre étaient étonnamment similaires à ceux décrits par Tacite. Maine avait soutenu que la propriété privée n'était pas une institution humaine primitive, mais qu'elle n'apparaissait que lorsqu'un peuple devenait civilisé. Allen pensait que cette idée pouvait être confirmée en Nouvelle-Angleterre, où les colons « avaient eu le champ libre, comme les conquérants saxons de la Grande-Bretagne ». Il est vrai qu'ils avaient expérimenté la propriété commune, mais ils n'avaient pas été en mesure de la mettre en pratique et l'avait finalement mise au rebut.

Allen avait étudié le grec et le latin à Göttingen et à Berlin. Sa *Short History of the Roman People* (1890) montre fortement l'influence de la théorie teutoniste. Il y explique que ce ne sont pas les Germains qui ont pillé l'Empire romain, mais les Huns, une « race tartare » de l'Asie centrale, « de petite taille, à la peau foncée et aux traits hideux ». Les Germains avaient depuis longtemps envoyé des émissaires à Rome et des citoyens de sang allemand y avaient occupé « les plus hauts postes du gouvernement et de l'administration ». Ils n'avaient pas été assez nombreux pour sauver Rome des invasions barbares venues de l'est. Il leur avait fallu des siècles pour redonner à la civilisation européenne un semblant de sa grandeur d'antan. Allen, admirateur enthousiaste de Tacite, a publié une édition de sa *Germania*.

Dans d'autres écrits, Allen semble avoir eu des doutes sur le caractère des Germains. Il était troublé par le fait que les immigrants allemands aux États-Unis ne se comportaient pas toujours comme l'histoire disait qu'ils l'avaient fait dans le passé : ils avaient tendance à épouser le socialisme. Les Germains avaient dû être corrompus à Rome, où le travail était « laissé aux esclaves » et « il était déshonorant pour un homme libre de travailler ». Or, « dans les pays du continent qui, par une succession ininterrompue, ont tiré de l'Empire romain leurs institutions et leur civilisation, l'industrie a continué à être tenue dans le même mépris ». C'est ainsi qu'Allen explique l'« agitation » ouvrière qui, dans tous les pays d'Europe continentale, « menace de subvertir notre organisation sociale ». Il faut cependant admettre que l'Allemagne est « la patrie du socialisme », à condition de bien voir que cela résulte du fait

que les Allemands ont été contaminés par les nations de langue romane avec lesquelles ils sont entrés très tôt en contact. Ainsi, pour Allen, c'est l'Angleterre et non l'Allemagne qui est le véritable héritier de l'« esprit démocratique » des anciens Teutons.

Henry Brooks Adams, professeur d'histoire à Harvard, enthousiasmé par la séminaire spécial qu'il avait dirigé au cours de l'année universitaire 1873-74 sur l'étude des institutions teutoniques et anglo-saxonnes, a décidé d'ouvrir à Harvard, à ses frais, une classe de doctorants pour poursuivre une année de plus les recherches déjà entamées. Leurs résultats ont été publiés dans l'ouvrage collectif *Essays in Anglo-Saxon Law* (1876), auquel Adams lui-même a contribué par un essai favorable à la démocratie et dénué de références à la théorie raciale. Favorable aussi à la séparation des pouvoirs, il s'est efforcé de découvrir les mécanismes d'un système similaire dans les conflits entre les nobles et les rois en Angleterre et, plus loin encore, dans les coutumes tribales des Anglo-Saxons et de leurs ancêtres en Allemagne. Il estimait que l'ancienneté du gouvernement représentatif chez les peuples germaniques « donne à l'histoire des institutions germaniques et surtout anglaises une complétude et une continuité philosophiques qui ajoutent grandement à leur intérêt et même à leur valeur pratique ». Mais, selon Adams, ce n'était pas l'idée de parlementarisme que les Teutons et les Anglo-Saxons avaient transmises à leurs descendants, c'était le principe du droit. Les Allemands avaient légué aux Anglo-Saxons un ensemble de lois fondamentales. Ce système de lois avait été soumis à de fortes tensions au cours des conflits entre les royaumes anglo-saxons et encore plus sous les Normands, mais il n'avait jamais été totalement détruit. Les principes juridiques essentiels étaient la propriété privée, les procès avec jury, le règlement des litiges par le compromis et le règlement familial des affaires privées. Ce n'était pas le parlementarisme, mais la primauté de la loi sur le caprice personnel d'un dirigeant, qui remontait aux tribus germaniques. Vers 1900, Adams a rejeté sa propre théorie, attribuant aux Normands les qualités qu'il avait précédemment considérées avec admiration comme propres aux Anglo-Saxons.

Dans les années 1880, Herbert Baxter Adams était le principal défenseur de la théorie des origines teutoniques en Amérique. Comme nombre de ses prédécesseurs, il avait étudié en Allemagne auprès du grand von Treitschke. Dès sa fondation en 1876, il a introduit la méthode de l'historien allemand à l'Université Johns Hopkins. En 1883, il a commencé à publier les *Johns Hopkins Studies in History and Political Science*, dont il a été le rédacteur en chef pendant des années. Allergique à la controverse, il ne s'intéressait guère à l'application des leçons de l'histoire aux événements modernes. Il éprouvait à l'idée de faire remonter les institutions de son pays à des sources anciennes la même douce fierté que celle que les généalogistes tirent de la contemplation des réalisations de leurs lointains ancêtres. Contrairement à Stubbs, Freeman et Henry Adams, il n'étudiait pas les documents anglo-saxons. Il faisait des comparaisons directes entre les institutions et les coutumes décrites dans la Germanie de Tacite et celles des communautés de la Nouvelle-Angleterre coloniale. Selon lui, le système d'attribution individuelle des terres des premiers colons, leur système de pâturages communaux, les fonctions de certains de leurs fonctionnaires municipaux, leurs méthodes de construction des petites fortifications et des barricades à pointes trouvaient leurs équivalents dans le récit de Tacite. Mais, surtout, l'assemblée

municipale de Nouvelle-Angleterre était une résurrection du conseil tribal teuton, une incarnation directe de la liberté « perdue » depuis un millier d'années. La méthode historique de H. B. Adams faisait l'impasse sur les Anglo-Saxons d'Angleterre ou, au mieux, les traitait comme un lien relativement peu important entre les Etats-unis et les Allemands. Les Anglo-Saxons d'Angleterre n'étaient, estimait-il dans *The Germanic Origin of New England Towns* (1882) « qu'une branche de la grande race teutonique, un simple rejeton de l'arbre de la liberté qui plonge ses racines dans tout le passé ». Ce n'est pas qu'Adams ait été antibritannique, mais il souhaitait que les Etats-unis et les Britanniques reconnaissent leur lien étroit avec les Allemands.

H. B. Adams tentait parfois d'expliquer les traits des Etats-unis par le caractère inné des Teutons. La cruauté des puritains à l'égard des criminels et des Indiens résultait selon lui de leurs origines saxonnnes. Néanmoins, arguait-il dans une conférence intitulée « *Saxon Tithing-Men in America* » (1881), « [c'est] une folie de jeter l'opprobre sur les Pères pèlerins ». « Nous Américains, que nous soyons dans le Nord ou dans le Sud, sommes du même sang anglais ; nous avons hérité d'institutions similaires, qui ont à peu près les mêmes vertus et à peu près les mêmes vices ». Il se bornait généralement à dire que le sang teuton est un très bon sang et que ceux qui en ont devraient s'en réjouir. Il ne se prononçait pas sur la question de savoir quelle devaient être d'une part les relations des races teutoniques entre elles et d'autre part les relations des races teutoniques et des races non teutoniques.

Au contraire, l'historien et homme politique britannique Edward A. Freeman, auteur notamment de *The History of the Norman Conquest of England, Its Causes and Its Results* (5 vols., 1870-1876) et de *The Historical Geography of Europe* (1881), insistait sur la nécessité d'une solidarité racial entre les races teutoniques. Lors d'une tournée de conférences aux États-Unis en 1881, tout en chantant les louanges d'Herbert B. Adams, il n'a cessé de marteler que la race teutonique, dans ses « trois foyers » (l'Angleterre, l'Allemagne et les États-Unis) était la source de la civilisation mondiale, que les anciennes querelles entre ces trois pays devaient être oubliées, que l'Angleterre devait comprendre que George Washington était un descendant spirituel et racial des héros populaires teutons. Les révolutionnaires états-unis avaient redécouvert cet amour de la liberté que les Anglais, bien que d'origine anglo-saxonne eux aussi, avaient temporairement perdu. L'exemple qu'ils avaient donné en allumant les feux de la liberté avait inspiré à leurs frères anglais d'outre-mer une révolution politique non violente, mais tout aussi profonde. De son appel à une solidarité raciale entre eux découlait sa position en faveur de l'assimilation, qui ne se limitait d'ailleurs pas à celle des immigrants d'origine teutonique. « Si tous les Teutons sont très proches de nous, a-t-il déclaré dans l'une de ces conférences, intitulée *The Second Voyage and the Third Rome* », aucun Arien européen n'est très éloigné de nous ; Il reste suffisamment d'affinités, de ressemblances, entre tous ceux dont les ancêtres ont participé à la grande migration pour qu'ils s'assimilent facilement, naturellement et saine. L'assimilation est sans doute plus rapide chez nos proches parents, mais il est certain qu'elle se produira tôt ou tard chez tous ceux qui sont parents ». Cette déclaration était précédé du préliminaire suivant : « Je tremble en parlant des colons aryens qui ne sont pas de race teutonique ; j'ai entendu dire que d'autres de ceux qui ont donné des conférences

dans cette ville ont été persécuté pour n'avoir pas parlé avec le respect qui s'impose de certaines personnes qui appartiennent à cette catégorie. Je ne m'engagerai pas sur ce terrain glissant. » Il s'y engagera franchement dans *Some Impressions of the United States* (1888), en écrivant qu'« il est permis de penser qu'un pays aryen pourrait faire mieux encore sans le vote des nègres et qu'un pays teuton pourrait faire mieux encore sans vote irlandais » – il semble avoir été un des premiers historiens états-uniens à employer le mot d'Aryen ». « Ce que j'ai osé dire tout haut, ajoutait-il immédiatement, m'a été chuchoté à l'oreille en privé par nombre d'Américains qui comprennent parfaitement l'état et les besoins de leur pays. Beaucoup m'ont approuvé lorsque j'ai suggéré que le meilleur remède à tout ce qui ne va pas serait que chaque Irlandais tue un nègre et soit pendu pour l'avoir fait. Ceux qui étaient en désaccord l'étaient le plus souvent au motif que, s'il n'y avait pas d'Irlandais et de nègres, ils ne pourraient pas avoir de domestiques ».

La théorie des origines teutoniques du gouvernement dominait la pensée des historiens états-uniens à cette époque. L'origine germanique des institutions américaines, déclarait l'historien Albert Bushnell Hart en 1887, est un principe fondamental qui devrait être « clairement défini dans l'esprit des étudiants de Harvard », où était basée sa maison d'édition. À l'Université de Washington à St. Louis, John Fiske, l'un des vulgarisateurs de la théorie darwinienne et des disciples d'Herbert Spencer, ardent défenseur de la doctrine teutoniste et de la supériorité raciale de la race anglaise, publiait un flot ininterrompu d'ouvrages dans lesquels il prophétisait sa domination finale et complète sur le globe. L'ancien ambassadeur des Etats-Unis en Allemagne Andrew D. White défendait cette théorie à l'Université Cornell, dont il était président ; l'historien Moses Coit Tyler, premier professeur d'histoire américaine à part entière aux Etats-Unis, à Columbia, où le politologue John W. Burgess en était le porte-drapeau le plus constant et le plus influent. Alors que certains partisans de la doctrine teutoniste s'efforçaient de démontrer la filiation entre les institutions états-unies et les institutions normandes, d'autres, la contribution des premiers Anglo-Saxons au caractère des institutions états-unies, Burgess faisait partie de ceux qui mettaient l'accent sur les origines allemandes de ces institutions.

Étudiant dans les universités de Göttingen, Leipzig et Berlin, Burgess y avait absorbé beaucoup plus d'idées racistes et nationalistes, alors caractéristiques de la pensée allemande, que la plupart des Etats-uniens qui y avaient étudiés eux aussi. Il était arrivé en Allemagne juste après la fin de la guerre franco-prussienne et avait assisté au retour de l'armée victorieuse à Berlin. Il considérait le triomphe allemand sur la France comme le triomphe de la justice teutonique sur la « barbarie déguisée » latine. En Allemagne, il avait eu comme professeurs d'histoire des hommes qui prônaient un nationalisme intégral : Mommsen, Droysen, von Treitschke et von Gneist. Burgess s'identifiait totalement à la philosophie, à la science, à la littérature, à la musique et au militarisme allemands, qu'il assimilait purement et simplement à la civilisation.

Burgess avait grandi dans une famille d'esclavagistes du Tennessee, mais la famille était fortement unioniste et il avait lui-même servi dans l'armée de l'Union. À cette époque, il avait commencé à éprouver de l'aversion pour les Britanniques en raison de la sympathie qui existait en Angleterre pour les Confédérés et cette aversion s'était intensifiée lors de ses études en Allemagne. Selon lui, les Anglais n'étaient pas vraiment des Teutons. L'infusion de sang français qu'ils avaient subies lors de la conquête normande leur avait fatale, en changeant complètement leur caractère. Lorsque les Anglais étaient arrivés en Amérique, les difficultés rencontrées par les pionniers dans les régions sauvages les avaient en quelque sorte débarrassés de leur vernis « normand-français » et avait fait ressortir de nouveau « l'élément allemand du caractère anglais ». La forte immigration allemande vers l'Amérique avait renforcé cette tendance. « La nation allemande, affirmait Burgess, est ethniquement plus proche du peuple américain que toute autre nation européenne ». Il s'ensuivait que l'Allemagne et les États-Unis avaient en commun des caractéristiques que l'Angleterre ne partageait pas. En Angleterre et en France, affirmait Burgess dans *Political Science and Comparative Constitutional Law* (1893), le gouvernement peut théoriquement fonctionner sans garde-fou et, par conséquent, dans ces nations, le césarisme était une menace constante. En Allemagne et aux Etats-Unis, il existait selon lui des restrictions constitutionnelles à la volonté de la majorité, dont il craignait cependant qu'elles finissent, à cause d'une immigration massive d'éléments non teutons, par s'affaiblir au point que les « masses » prendraient le contrôle du gouvernement et procéderaient à la distribution des richesses. « Tant que cette immigration était limitée à des personnes issues de races teutoniques, a-t-il déclaré dans une conférence prononcée à Cologne en 1907, tout allait bien... Mais aujourd'hui, nous recevons des personnes d'un tout autre genre... Slaves, Tchèques, Hongrois... Ils sont enclins à l'anarchie et au crime... Ils sont, dans tout ce qui constitue le caractère populaire, l'exact opposé des vrais Américains. Reste à savoir si l'Oncle Sam pourra digérer et assimiler un tel morceau ». Le traitement qu'il préconisait était le suivant : « Dans un Etat composé de plusieurs nationalités, l'élément teuton, lorsqu'il est dominant, doit toujours conservé la balance du pouvoir. Dans certaines circonstances, il ne devrait même pas permettre aux autres éléments de participer, fût-ce de manière limitée, au gouvernement ».

C'est que, s'il existait « une diversité de dons parmi les nations comme parmi les individus [...] le génie politique ne semble pas avoir été accordé de manière plus égale que les autres types de génie ». Le Grec, malgré tout son génie artistique, n'avait aucun talent pour l'organisation politique, pas plus que le Slave. « La psychologie du Celte est, ajoutait-il, encore plus impolitique celle du Grec et du Slave ». Seules les races teutoniques étaient capables d'établir des gouvernements stables. Ils avaient peut-être appris quelque chose des Romains, mais « l'éducation ne peut développer que ce qui existe déjà en germe », de sorte que « la discipline romaine, qui était nettement antinationale par son universalité, n'aurait pas pu donner naissance à l'idée nationale chez le Teuton ; cette idée ne pouvait qu'être un principe originel du génie politique teuton ». Les Teutons d'Espagne, du Portugal, de France, de Belgique, d'Angleterre, des pays scandinaves, d'Allemagne, des Pays-Bas, de Suisse et d'Autriche avaient été « les éléments dominants de la fondation de ces États nationaux modernes » et ils organisaient à la même époque des États en Grèce, en Roumanie, dans les principautés du Danube et même en Russie. Les races teutoniques devaient reconnaître qu'elles seules étaient capables de fonder des États stables,

même dans des pays où elles étaient minoritaires. Quant aux autres races, elles étaient condamnées à « rester dans un état de barbarie ou de semi-barbarie, à moins que les nations politiques n'entrepprennent d'organiser l'État pour elles ». « L'État civilisé peut débarrasser le pays de leur présence et en faire la demeure de l'homme civilisé ». Avant tout, la puissance teutonique dominante « ne doit pas se poser trop de questions sur la moralité de cette politique, dès lors qu'elle devient manifestement nécessaire ». Ce sujet était abordé avec beaucoup trop de « sentimentalité à l'étranger » et cette sentimentalité était principalement due à un « manque de discrimination à l'égard des capacités des races ».

Au cours de ses trente-six années d'enseignement à Columbia, Burgess a exercé une influence considérable sur l'enseignement supérieur aux États-Unis. Il envoyait beaucoup de ses étudiants en Allemagne, y assistaient aux conférences de ses anciens professeurs et rentraient aux Etats-Unis « les malles pleines de la Preussische Politik de Droysen et des écrits de Leopold von Ranke ». Il disait lui-même que « les universités américaines [étaient] pratiquement contrôlées par des hommes éduqués dans des universités allemandes. Burgess, en fondant l'école de sciences politiques de Columbia, avait espéré qu'elle deviendrait l'école de formation des futurs dirigeants du pays.

Ce vœu a semblé avoir été exaucé lorsqu'il a eu Theodore Roosevelt comme étudiant en 1880-1882. Burgess le considérait avec affection et approbation, tandis que Roosevelt avait une immense admiration et un grand respect pour lui. Ils sont cependant entrés en désaccord à propos de la guerre hispano-américaine. Burgess était opposé à la guerre parce qu'il pensait que les territoires conquis finiraient par être annexés par les Etats-Unis et que les membres des « races métisses » d'outre-mer deviendraient des citoyens américains. De plus, il était persuadé que la diplomatie britannique avait piégé les États-Unis pour qu'ils déclenchent la guerre. En 1908, Burgess avait apparemment pardonné à Roosevelt, puisqu'il a déclaré que lui et le Kaiser Wilhelm étaient « les deux plus grands hommes d'État parmi les dirigeants du monde».

Pendant la Première Guerre mondiale, le teutonisme de Burgess l'a amené à défendre à fond la cause de l'Allemagne, qu'il considérait comme un pays où régnait l'égalité des chances et une démocratie économique. Il était convaincu que le Kaiser avait tout fait pour empêcher la guerre. Cette guerre, il l'a définie alors comme une bataille pour la « civilisation teutonique » contre la « quasi-civilisation slave orientale » de la Russie et la « civilisation latine en décomposition » de la France. Les Britanniques étaient entrés en guerre contre l'Allemagne surtout par jalousie à l'égard du commerce extérieur allemand. Selon Burgess, l'attitude du gouvernement allemand envers l'administration Wilson était à tous égards modérée et juste. Seules la perfidie britannique et une propagande astucieuse empêchaient l'Amérique de reconnaître ses vrais amis. Après la guerre, il a fustigé les Alliés pour ne pas avoir rétabli l'Allemagne au rang de puissance de premier ordre pour contrer la menace du « bolchevisme asiatique ». A cette époque, la position de Burgess était généralement considérée comme extrémiste et il avait perdu tout soutien politique.

La deuxième variante du teutonisme aux Etats-Unis, celle qui mettait l'accent sur les contributions des Normands à la civilisation, comptait peu de partisans. Son défenseur le plus connu était Henry Cabot Lodge ; ancien élève d'Henry Adams et contributeur d'*Essays in Anglo-Saxon Law*. Il n'était pas entièrement satisfait de la thèse d'Adams selon laquelle le système juridique états-unien était d'origine anglo-saxonne. Selon lui, d'une part, le système juridique anglo-saxon était un tissu de contradictions et, d'autre part, des pratiques, courantes aux Etats-Unis, telles que l'initiative populaire et le référendum, étaient étrangères à l'expérience de la race anglo-saxonne, pour laquelle, par ailleurs, il ne montrait pas autant d'enthousiasme que ses collègues teutonistes. En Angleterre, les Anglo-Saxons aimaient « se battre pour se battre ». Ils étaient « étroits, lents d'esprit, parfois brutaux, manquaient de souplesse et d'adresse ». Un certain conservatisme louable et une intuition rudimentaire de la valeur de la loi étaient les caractéristiques qui les avaient sauvés de la barbarie la plus totale. Lodge n'appréhendait pas les Anglo-Saxons autant que les Normands, qui, à ses yeux, étaient eux aussi sortis des forêts germaniques ; ils n'étaient pas des Français, comme l'affirmait Freeman, mais « des Saxons qui parlaient français ».

Son admiration pour les Normands ne l'a pas conduit à prôner une relation particulière entre les États-Unis et l'un ou l'autre des pays européens. Il était trop nationaliste pour se soucier d'alliances ou d'associations étroites entre les Etats-Unis et des pays étrangers. Il n'avait que peu d'estime pour les Allemands et les Français et à peine plus pour les Anglais. La révolution américaine, au cours de laquelle ses ancêtres s'étaient rebellés contre l'Angleterre, était encore très présente dans son esprit. Il souhaitait que les États-Unis suivent une voie indépendante de celle de tous les autres pays et, dans la controverse sur la Société des Nations après la Première Guerre mondiale, il a contribué au triomphe de la politique isolationniste. Il craignait et détestait certaines classes d'immigrants. Il se souvenait avec nostalgie le Boston de son enfance, avant que la ville ne soit transformée par l'afflux d'étrangers. Il dépeignait parfois les Irlandais comme des individus querelleurs et agités – dans les interventions publiques qu'il a faites ensuite, il a été obligé, à des fins politiques, de tenir un discours très différent. Pendant de nombreuses années, il a été le partisan le plus actif de la restriction de l'immigration.

Enfin, il y avait les partisans du teutonisme qui, comme William F. Allen, chantaient les louanges des Anglo-Saxons, sur fond d'impérialisme.

La dernière décennie du XIXe siècle a été le témoin d'une révolution encore plus importante dans les affaires étrangères américaines. Au début des années 1890, les États-Unis étaient une puissance régionale de premier plan, le pays prééminent des deux continents américains. À la fin de la décennie, cependant, les États-Unis avaient annoncé leur volonté d'assumer le statut de puissance mondiale et avaient fait beaucoup pour justifier cette revendication. Ils avaient mené une guerre dans les deux hémisphères à la fois et avaient jeté les bases d'un empire dans les deux hémisphères. Ils s'étaient

permis de dire aux grandes puissances du monde comment gérer leurs affaires et n'avaient pas été surpris qu'elles les écoutent souvent. Les Etats-unis se préparaient depuis un certain temps à leur entrée spectaculaire sur la scène mondiale. Pour beaucoup d'entre eux, cette préparation avait commencé dès la création du monde. Ils n'étaient pas les seuls à croire que la Providence les avait spécialement désignés pour répandre leurs valeurs et leurs institutions sur toute la surface de la terre, en conformité avec un projet préétabli par le Tout-Puissant – entendons : le calvinisme –, mais ils y croyaient peut-être plus intensément que la plupart des autres nations entichées d'universalisme. Cette croyance avait reçu un nom – le Destin manifeste – au milieu du XIXe siècle et elle avait servi à justifier l'expansionnisme états-unien. Les Etats-Unis avaient ainsi annexé le Texas, étaient entrés en guerre contre le Mexique, s'étaient emparés de la Californie et du Nouveau-Mexique et avaient acquis l'Oregon. Après la Guerre de Sécession – qui avait confirmé, en tout cas aux yeux des Unionistes, que les Etats-unis étaient les agents de la volonté divine –, ils avaient annexé l'Alaska. L'esprit des Manifest Destinarians était pour une part intéressé, mais, pour une autre part, il était sincère. Depuis l'époque des puritains, de nombreux Etats-unis croyaient qu'ils avaient le devoir de régénérer l'humanité. En diffusant les institutions et les valeurs américaines – comme, par exemple, par l'extension des frontières des Etats-Unis – ils pensaient partager les bénédications que Dieu leur avait accordées avec les peuples moins fortunés. Il aurait été égoïste et indigne de refuser.

John Fiske, convaincu, comme nous l'avons dit plus haut, de la supériorité raciale des Anglo-Saxons, a défendu ce point de vue dans un pamphlet intitulé précisément *Manifest Destiny*, publié pour la première fois en 1885, mais qui a connu un grand succès de librairie au cours des années 1890. Pour Fiske, historien populaire et conférencier, le génie particulier des Etats-Unis résidait dans la combinaison d'un héritage racial et culturel unique et d'aptitudes politiques acquises. Constatant l'expansion de l'influence anglo-saxonne dans le monde entier au cours des trois siècles précédents, il ne faisait aucun doute pour lui que cette tendance se poursuivrait. « L'œuvre que la race anglaise a commencé lorsqu'elle a colonisé l'Amérique du Nord, déclarait-il, est destiné à se poursuivre jusqu'à ce que chaque pays qui n'est pas déjà le siège d'une ancienne civilisation devienne anglais dans sa langue, dans ses habitudes et traditions politiques et, dans une mesure prédominante, dans le sang de son peuple. Le jour est proche où les quatre cinquièmes de la race humaine remonteront à des ancêtres anglais, comme les quatre cinquièmes des Blancs des États-Unis remontent à eux aujourd'hui ». Selon Fiske, tous les peuples anglophones étaient aptes à gouverner de vastes territoires et de nombreux peuples, mais la branche états-unienne de la famille avait développé ces aptitudes de manière plus complète que les autres. Le secret de la réussite des Etats-Unis résidait dans sa démocratie représentative, qui garantissait un gouvernement responsable devant le peuple et son fédéralisme, gage d'équilibre entre les intérêts locaux et nationaux. Aux États-Unis, ces deux concepts politiques avaient fusionné comme nulle part ailleurs, produisant un effet non moins révolutionnaire en politique que l'application de la force motrice ou de l'électricité dans l'industrie. « Si l'Empire romain, disait Fiske, avait pu posséder dans toutes ses parties cette vitalité politique qui est garantie aux Etats-Unis par les principes de la représentation égale et de la souveraineté limitée des Etats, il aurait pu défier tous les chocs que la barbarie tribale aurait pu diriger contre lui ». Débordant de cette vitalité, les Etats-unis étaient

leur influence et leurs institutions à travers le monde. Dans un siècle environ, les États-Unis constitueraient « un ensemble politique surpassant de façon incommensurable, en puissance et en dimension, tous les empires qui ont existé jusqu'à présent ». Confrontés à l'énorme productivité économique des Etats-Unis, les vieux régimes fatigués céderaient. « La pression pacifique exercée sur l'Europe par l'Amérique devient si grande qu'elle surmontera sans doute bientôt tous ces obstacles ». Les Américains en profiteraient, mais le monde entier en profiterait encore plus si les États-Unis étendaient leur empire « d'un pôle à l'autre » et « du soleil levant au soleil couchant ».

Ce sentiment d'un « Destin manifeste » n'était pas unanime dans les Etats-Unis des années 1890. Certains se demandaient si les États-Unis (ou tout autre pays) devaient régner sur le monde et d'autres se demandaient si les Etats-Unis pouvait le faire. Peu d'Etats-uniens doutaient que leur pays possède le potentiel matériel pour diriger les autres nations, mais certains se demandaient si leur pays possédait le caractère national nécessaire pour le faire. Theodore Roosevelt faisait partie de ces derniers.

Les théories raciales ont eu une immense influence sur les écrits des chercheurs en sciences sociales du XIXe siècle. En étudiant les sociétés humaines, ils partaient généralement du principe qu'ils étudiaient également les caractères raciaux innés. Ils pensaient que les races représentaient différents stades de l'évolution, dont la race blanche – ou parfois une subdivision de la race blanche – occupait le sommet. En conséquence, toute société donnée représentait le pouvoir et l'influence de ses différentes souches raciales, ainsi que la quantité et la qualité des mélanges entre elles. Ils considéraient que l'hérédité était un facteur du développement de la société beaucoup plus important que l'environnement et, pour de nombreux théoriciens sociaux, l'hérédité signifiait principalement la race. Leur acceptation de la théorie darwinienne de l'évolution les a conduits à accepter l'idée de l'évolution des institutions et des civilisations, mais ils croyaient que les sociétés ne changeaient que très progressivement, aussi lentement peut-être que les organismes biologiques changent de caractéristiques physiques. La plupart des théoriciens influencés par Darwin estimaient qu'aucune société ne pouvait être améliorée au-delà du niveau auquel les forces naturelles de l'évolution l'avaient amenée. Toute tentative de changement de la société aurait en fait des résultats catastrophiques.

Le social-darwinisme

Darwin avait fait voler en éclats les conceptions traditionnelles, mystiques et théologiques dominantes concernant l'origine et la nature de l'homme et avait discrédiété le polygénisme et le monogénisme. Mais le darwinisme n'avait détruit une grande partie des fondements qui étaient jusqu'alors ceux du racisme que pour en établir de nouveaux. L'influence de Darwin sur la théorie de la race n'est pas tant due à ce qu'il a écrit lui-même sur le sujet qu'à certaines analogies que ses disciples ont établies entre les

relations entre les animaux inférieurs et les relations entre les hommes. L'idée de sélection naturelle a engendré l'idée de lutte entre les membres individuels d'une société, entre les membres des classes d'une société, entre les différentes nations et entre les différentes races. Ce conflit, loin d'être un mal, était indispensable à la nature pour produire des hommes supérieurs, des nations supérieures et des races supérieures. Telles sont les principales idées du darwinisme social et l'homme qui a le plus contribué à leur donner forme et substance est Herbert Spencer (1820-1903).

Le but de l'Essai sur le Progrès est de déterminer scientifiquement la nature et la cause du progrès. « L'idée courante est cause finalière, dit Spencer. On ne voit dans les phénomènes que leur rapport à la félicité humaine. On réserve le nom de progrès pour les seuls changements qui tendent, directement ou non, à augmenter le bonheur des hommes. Et on y voit un progrès par cela seul qu'ils tendent à augmenter le bonheur des hommes. Or pour bien entendre le progrès, il nous faut chercher quelle est la nature de ces changements, abstraction faite de nos intérêts ». Pour trouver la nature du progrès, il faut déterminer le caractère commun de tous les changements que l'on peut désigner de ce nom, découvrir la loi qu'ils suivent tous. Wolff, Goethe et Von Baer avaient démontré que l'évolution des individus était constituée par le passage d'un état homogène à un état hétérogène. L'animal ou la plante sortent de l'embryon par une infinité de différenciations successives, « le progrès organique est un changement de l'homogène en hétérogène ». La loi du progrès organique est pour Spencer la loi de tout progrès et il fait voir comment elle se réalise dans tous les ordres de faits physiques, faits biologiques, faits psychologiques et faits sociologiques.

Si l'hypothèse nébulaire est vraie, le système solaire avait d'abord la forme d'un milieu indéfiniment étendu et à peu près homogène pour la densité, la température et les autres propriétés physiques. Le passage de l'homogène à l'hétérogène est visible dans les faits suivants : développement du groupe formé par le soleil, les planètes et les satellites, contrastes entre le soleil et les planètes et les satellites pour le volume, le poids, la vitesse et la température, différences entre les planètes et leurs satellites à l'égard des inclinaisons de leurs orbites et de leurs axes, de leurs constitutions physiques, etc. « Les groupes de phénomènes astronomiques, géologiques, biologiques, psychologiques et sociologiques forment évidemment un ensemble de phénomènes dépendant les uns des autres, leurs parties successives s'étant engendrées l'une l'autre par gradations insensibles et leur séparation étant considérée comme simplement conventionnelle. Évidemment aussi ils sont unifiés par le fait qu'ils manifestent tous la loi de transformation et les causes de transformation. C'est pourquoi ils doivent prendre place dans un corps de doctrine cohérent, reliés par leur parenté fondamentale ». La tâche monumentale que Spencer s'est assignée a été de montrer cette « parenté fondamentale » et de développer ainsi une philosophie universelle. Avant même la publication de L'origine des espèces en 1859, Spencer avait déjà élaboré l'essentiel de sa théorie de l'évolution. Pour la parachever, il lui manquait le concept de sélection naturelle, qu'il a donc emprunté à Darwin. C'est d'ailleurs Spencer qui a inventé les deux termes communément associés à la théorie biologique de l'évolution, « la lutte pour l'existence » et « la survie du plus apte ».

Dans son Traité : *Inductions de la Sociologie*, il se pose la question : Qu'est-ce qu'une Société ? Il la considère comme une entité, parce que, bien qu'elle soit formée d'unités discrètes, la conservation, durant des générations et des siècles, d'un arrangement qui, d'une manière générale, garde la même physionomie, implique que l'assemblage de ces unités a quelque chose de concret. La seconde proposition de Spencer est qu'une Société constitue une organisme et il montre une foule d'analogies entre les corps vivants et les corps sociaux. Pour expliquer le développement des organismes tant individuels que sociaux, il ne fait guère intervenir que les circonstances extérieures, que les influences du milieu dans lequel ils fonctionnent, sans tenir compte d'un principe d'impulsion primitive et de direction vers une fin déterminée d'avance qui préside à toute organisation. Une société s'améliore très lentement grâce au processus d'évolution, mais elle ne peut pas être améliorée par d'autres moyens. Dans la société idéale de Spencer, le gouvernement semble avoir représenté une exception à la loi générale du développement de l'homogénéité à l'hétérogénéité. Dans son état primitif, selon Spencer, l'homme avait nécessairement recours à la violence et à la guerre. La guerre avait un effet eugénique « en éliminant les races inférieures », et en établissant ainsi « un équilibre des avantages au cours des premiers stades ». Cependant, avec le développement des sociétés industrielles, les conflits entre les hommes, de militaires, deviendraient économiques et la guerre en tant qu'instrument de la politique finirait par disparaître. Un gouvernement fort était nécessaire dans les phases primitives ou « militaires » de l'évolution de la société, mais le serait moins lorsque la société aurait atteint sa « phase industrielle ». Le « processus de purification », c'est-à-dire la survie des plus aptes par la sélection naturelle, « se poursuivrait par la guerre industrielle ». Au fur et à mesure que l'homme se civilisera, le gouvernement, devenu de moins en moins nécessaire, disparaîtrait complètement. Spencer considérait que le rôle du gouvernement à son époque était d'empêcher les conflits sociaux d'exploser en violence ouverte, tout en s'abstenant autant que possible d'intervenir dans les processus économiques. La tâche principale du sociologue était de convaincre l'humanité que la société s'améliorerait dans la mesure où les pouvoirs du gouvernement et l'idéalisme sentimental de la charité n'interféreraient pas avec les forces économiques « libres ». Comme Spencer l'a expliqué à l'un de ses correspondants, ce qui est important, ce n'est pas ce que le gouvernement doit faire, mais ce qu'il ne doit pas faire. « Aucun changement adéquat de caractère ne peut se produire en un an, en une génération ou en un siècle. Tout ce que l'enseignement peut faire – tout ce que l'on peut faire en diffusant plus largement les principes de la sociologie – c'est d'empêcher les actions rétrogrades. Il n'est pas possible de modifier considérablement le cours de la croissance et de l'organisation de l'individu, ni d'anticiper considérablement les étapes du développement. Mais on peut, dans une large mesure, par la connaissance, mettre un frein aux comportements qui conduisent à des états pathologiques et aux dégradations qui les accompagnent ». Spencer était opposé à l'enseignement public, aux bibliothèques publiques et à la Monnaie. Toutes ces institutions « socialistes » finiraient non pas par améliorer la société, mais par ouvrir la voie à sa dégénérescence. Il était opposé aux lois sur l'hygiène, à la professionnalisation de la médecine et à la vaccination obligatoire. Dans la société idéale, il n'y aurait pas de législation sociale, pas de réglementation de l'industrie, pas d'aide aux pauvres, rien qui puisse interférer avec les lois de la sélection naturelle.

La théorie sociale de Spencer avait évidemment des implications raciales. L'idée de Rousseau sur « l'égalité primitive des hommes » était « absurde » et « tout à fait incompatible avec la doctrine évolutionniste ». On ne pouvait rien faire, ou presque, pour les peuples primitifs, car leur civilisation ne faisait que refléter le stade de leur évolution biologique. En revanche, les peuples primitifs offraient au sociologue un sujet d'étude qui pouvait lui permettre de percer le processus de l'évolution. Spencer était convaincu, par exemple, que l'idée de la monogamie avait été conçue par les races supérieures et était devenue une disposition « innée » dans leur plasma germinatif. Ainsi, l'attitude d'une race à l'égard du mariage pouvait permettre de connaître le stade d'évolution auquel elle se trouvait.

Dans une conférence faite à l'Institut d'anthropologie le 22 juin 1875, Spencer s'est donné pour tâche de retracer l'évolution mentale générale de l'homme en suivant une méthode similaire à celle employée par Darwin pour retracer son évolution biologique. Il part de l'étude du caractère, qu'il appelle « masse mentale ». Le premier point est que « [l]es races supérieures dominent les races inférieures principalement en vertu de leur plus grande énergie, signe d'un volume mental plus considérable », le deuxième, que « [l]es races diffèrent entre elles par le plus ou moins de complication des constructions de leur esprit ». Pour bien l'entendre, dit-il, il faut se souvenir « des différences que présente chez nous l'esprit de l'enfant comparé avec celui de l'homme mûr : car nous avons là une image parfaite de la distance entre le sauvage et l'homme civilisé » ; le troisième point est la loi selon laquelle « les organismes mettent d'autant plus de temps à se développer qu'ils sont plus élevés ; en conséquence, on doit s'y attendre, les races humaines inférieures arriveront plus tôt au bout de leur développement mental que les supérieures » ; les voyageurs ont bien remarqué « l'extrême précocité des enfants chez les peuples sauvages ou à demi civilisés », mais ont également observé que « leur progrès mental » s'arrête à un « âge peu avancé » ; la quatrième est la « plasticité comparée », à savoir la relation entre la souplesse que conserve l'esprit chez l'adulte et le volume, la complexité, la rapidité de son développement ; à cet égard aussi, il y a un contraste « entre les races humaines inférieures et supérieures » : « Souvent, les voyageurs nous parlent des habitudes immuables des sauvages. Les nations demi-civilisées de l'Orient ont eu de tout temps pour caractère des coutumes plus rigides que celles des nations plus civilisées de l'Occident », encore que... « [p]ar l'histoire des nations les plus avancées, on voit qu'aux temps anciens les idées et les habitudes étaient moins souples qu'aujourd'hui » ; le cinquième point est la « variabilité » : « [...] certaines races inférieures ne peuvent garder leur attention fixée plus de quelques minutes, même sur un objet qui ne provoque que des actes très-simples de l'esprit. De même en est-il pour leurs émotions : elles durent moins que celles des hommes civilisés » ; il y a cependant des restrictions à faire : « le sauvage montre beaucoup de ténacité dans l'exercice des facultés intellectuelles inférieures. » Enfin, Spencer aborde la question de l'effet du mélange des races sur la nature mentale. « Dans tout le règne animal, dit-il, nous avons lieu de le croire, tout croisement entre variétés qui sont devenues trop étrangères l'une à l'autre ne produit au physique rien de bon ; au contraire, l'union entre variétés légèrement différentes donne, au physique, de bons effets. En est-il de même pour la nature mentale ? D'après certains faits, le mélange entre races d'hommes très-dissemblables paraît produire un type mental sans valeur, qui n'est bon ni pour mener la

vie de la race supérieure, ni pour celle de l'inférieure, qui n'est propre enfin à aucun genre de vie. Au contraire, des peuples de même origine, qui, ayant vécu durant plusieurs générations dans des circonstances différentes, se sont légèrement écartés l'un de l'autre, donnent, on le voit parfois, par croisement, un type mental supérieur à certains égards ». On le voit attribuer les échecs et les succès des nations aux qualités de leur race et à leur degré de métissage. Après la défaite de la France en 1871, il a écrit à un ami que la France était en déclin depuis de nombreuses années « pour une cause difficile à trouver (la race, ou les mélanges particuliers de races, en sont peut-être à l'origine) » et qu'il n'avait que peu d'espoir de la voir se régénérer. Dès le début du XXe siècle, out Français bien né n'aurait pu que partager son réalisme, en lisant le passage suivant d'un article du journaliste et écrivain Lucien Delpon de Vissec intitulé « L'Emigration européenne aux Etats-Unis » et publié en 1903 dans la Revue bleue : « [n]otre supériorité intellectuelle, la richesse de notre tempérament français, vient en grande partie de ce que nous avons été, à nos débuts, une agglomération de peuples. Quand les éléments qui se combinent ne sont pas trop hétérogènes, comme la race blanche et la race noire par exemple, ils forment l'ensemble le plus complet et le plus satisfaisant. Ils agissent l'un sur l'autre, et cette réaction est une cause de progrès ». L'article se terminait par cet extrait d'un discours prononcé par Spencer à l'occasion d'un dîner de gala à New York le 9 novembre 1882 : « Des vérités biologiques on déduit que le mélange final des branches parentes de la race aryenne produira un type d'homme plus puissant que celui qui a existé jusqu'à présent : un type d'homme plus plastique, plus capable de s'adapter et de comprendre les modifications nécessaires au perfectionnement de la vie sociale. Je pense que, quelles que soient les difficultés qu'ils aient à surmonter, les Américains peuvent raisonnablement entrevoir un temps où ils produiront une civilisation plus grande que toutes celles que le monde a jamais connues. »

Certaines des idées de Spencer sur la race se sont toutefois révélées gênantes pour des racistes plus convaincus que lui. Spencer acceptait la théorie de l'évolution biologique de Darwin dans ses grandes lignes, sauf sur un point important. Darwin soutenait que les organismes changent par des variations accidentnelles, soit internes, à savoir des dispositions mentales particulières qui se manifestent subitement et exceptionnellement chez un individu et le déterminent à certains actes absolument nouveaux, soit externes, à savoir les influences qui, du dehors, peuvent agir simultanément ou successivement sur l'organisme et le modifier de telle sorte qu'il devienne capable, à un moment donné, d'accomplir une action à laquelle sa constitution héréditaire ne l'avait pas préparé. Spencer, quant à lui, avait adopté la théorie lamarckienne de l'hérédité des caractères acquis et, après un voyage aux États-Unis, avait observé, au grand dam des teutonistes états-uniens, que « les descendants des immigrés irlandais perdent leur aspect celtique et s'américanisent... » Spencer dérangeait aussi les teutonistes qui prônaient la domination des Anglo-Saxons sur les races primitives : « On envoie d'abord des hommes pour enseigner le christianisme aux païens, faisait-il lapidairement observer, puis des chrétiens pour les abattre à la mitrailleuse. Les soi-disant sauvages, qui, selon de nombreux voyageurs, se comportent bien jusqu'à ce qu'ils soient maltraités, se voient enseigner la bonne conduite par les soi-disant civilisés, qui les soumettent ensuite – qui leur inculquent la rectitude et l'illustrent ensuite en s'emparant de leurs terres. La politique est simple et uniforme : les bibles d'abord, les bombes ensuite. »

Aux États-Unis, l'influence de Spencer sur la discipline en développement qu'était la sociologie a été énorme. Son prestige auprès des conservateurs a sans doute conduit de nombreux conseils d'administration d'universités états-uniennes à fonder un département de sociologie. Son renom n'était pas seulement académique. Défenseur du laissez faire, il était acclamé par les milieux d'affaires états-uniens lorsqu'il se rendait aux Etats-Unis. Le principal disciple états-unien de Spencer était William Graham Sumner, professeur de sciences politiques à Yale et l'un des fondateurs de la sociologie états-uniene. Sumner était juste un peu moins antiétatiste que Spencer. Il soutenait l'éducation publique, mais il s'opposait à toutes les lois sur les pauvres, à toutes les institutions charitables et à toute réglementation des horaires et des conditions de travail dans les usines. Comme Spencer, Sumner comparait souvent la société à un organisme vivant et il utilisait cette analogie pour combattre les idées des dirigeants syndicaux, des Greenbackers, des populistes, des socialistes et des partisans de l'impôt unique. Ce que les réformateurs n'avaient pas compris, jugeait-il, c'est que parler de modifier le « système » revenait à « parler de faire d'un homme de soixante ans quelque chose d'autre que ce que sa vie a fait de lui ». La théorie raciale tenait relativement peu de place dans sa sociologie. Il était opposé au droit de vote des Noirs et n'était guère mieux disposé envers les Juifs russes, les Hongrois ou les Italiens.

Le mouvement eugéniste, alors à ses débuts, a également contribué à aiguiser la conscience raciale chez les chercheurs états-uniens en sciences sociales. Les eugénistes cherchaient avant tout à prouver que les génies sont généralement issus des souches supérieures et que la débilité, la criminalité et le paupérisme sont également fortement influencés par des facteurs héréditaires. Le mouvement avait débuté en Angleterre, où son chef de file était Francis Galton, un cousin de Charles Darwin. C'est Galton qui a inventé le mot « eugenics », ainsi que l'expression « nature and nurture », qui a suscité tant de controverses sur l'importance respective de l'hérédité et de l'environnement. Il est également à l'origine des tests mentaux et a été le premier à appliquer la méthode statistique au problème de l'évolution des êtres organisés.

Dans *Hereditary Genius* (1869), Galton tente de prouver, à l'aide de tableaux généalogiques, que « les facultés intellectuelles d'un homme se transmettent par hérédité, exactement comme la forme et les caractères physiques de tout être organisé », l'effet des facteurs environnementaux et des conditions sociales et économiques étant beaucoup moindres sur la production du génie. Dans trois cents familles (britanniques), il a trouvé plus de mille hommes éminents et en a conclu les hommes de talent ont tendance à provenir d'un nombre relativement restreint de familles et à être apparentés les uns aux autres. Galton a aussi fait des recherches pour savoir si le génie se transmet plutôt par la voie féminine ou par la voie masculine et il a trouvé que, pour les juges, les hommes d'État, les guerriers, les littérateurs et les hommes de science, le rapport de l'hérédité masculine à l'hérédité féminine est de 70 à 30 ; c'est-à-dire qu'il y a une probabilité double d'hériter le génie de son père que de sa mère. Parmi les poètes et les artistes, l'influence féminine sur l'hérédité du génie est infiniment moindre que la masculine. Chez les théologiens, au contraire, le rapport entre les influences des deux sexes est

renversé, ce que Galton explique par le fait que le sentiment a plus de part que l'intelligence dans les aptitudes théologiques et que les sentiments religieux sont mieux transmis par la mère que par le père. L'auteur aboutissait aux sept conclusions suivantes : 1° L'hérédité des caractères moyens et distinctifs, de toutes les catégories physiques, morales et intellectuelles, est une loi générale qui souffre peu d'exceptions ; 2° L'interruption de l'hérédité pendant une ou plusieurs générations (atavisme) se présente rarement ; 3° Plus un individu est marquant ou influent, en bien ou en mal, plus il offre, pour les sentiments instinctifs et l'intelligence, des caractères prononcés et nombreux. Une partie de ces caractères se montre pour la première fois dans la famille ; 4° Les femmes présentent moins de caractères distinctifs que les hommes ; 5° Tous les caractères distinctifs considérés par groupes se transmettent plus par les pères que par les mères, surtout ceux de l'intelligence, dont les pères ont un plus grand nombre. La cause générale est probablement que les caractères sont plus fortement développés chez eux ; 6° Il est très difficile de savoir si des caractères acquis par un effet de l'éducation, des lectures, des exemples et de toutes les influences sociales, comme le patriotisme, une opinion religieuse, le point d'honneur, le dévouement à une dynastie, se transmettent par hérédité ; 7° Les caractères les plus marqués chez un individu sont ordinairement ceux qu'il tient de ses deux parents et surtout de ses parents et d'autres descendants. Les auteurs les plus sérieux ont admis ces résultats comme acquis à la science. Comme les capacités intellectuelles, à l'instar des caractères physiques, étaient innées, il était possible d'accélérer l'évolution intellectuelle par un programme de sélection, un programme eugénique. Galton définissait l'eugénisme comme « [I]a science de l'amélioration des lignées [stocks], qui n'est aucunement confinée à des questions de croisement judicieux, mais qui, tout particulièrement dans le cas de l'homme, prend appui sur tous les facteurs susceptibles de conférer aux races ou souches [races or strains of blood] les plus convenables [suitable] une plus grande chance de prévaloir rapidement sur celles qui le sont moins ».

L'idée d'un lien entre l'hérédité et le génie était venue à Galton « au cours de recherches purement ethnologiques sur les singularités intellectuelles de différentes races ». « Le niveau intellectuel moyen de la race noire », écrit-il dans *Hereditary Genius*, tout en admettant des exceptions, « est inférieur au nôtre de deux degrés », tandis que le « type australien » ou aborigène « est inférieur d'un degré à celui du noir africain » ; même s'il trouvait que les « familles de haute lignée intellectuelle » abondaient chez les Juifs et les Italiens et que les populations d'Allemagne étaient « elles aussi pleines d'intérêt », il jugeait la civilisation d'Europe continentale en général médiocre en raison de la piètre qualité des lignées qui la représentaient. En France, « la Révolution et la guillotine [avaient] fait des ravages dans la descendance des races les plus capables ». Plus généralement, il imputait la détérioration des qualités des peuples de race blanche du continent aux politiques de l'Église et à l'autorité répressive des gouvernements. « Je crois que la longue période de ténèbres où a langui l'Europe est due en grande partie au célibat imposé aux ordres religieux dans leurs vœux. La condition sociale du temps était telle, que les hommes et les femmes de nature douce, propres aux actes de charité, à la méditation, aux lettres et aux arts, n'avaient de refuge que dans le sein de l'Église. Mais l'Église prêchait et exigeait le célibat. La conséquence fut que ces natures douces ne laissaient pas de postérité, et qu'ainsi, par une conduite si singulièrement imprudente et désastreuse, que j'en peux à peine parler sans impatience,

l’Église a abruti (brutalized) nos pères. Elle agissait exactement comme si elle avait voulu choisir la plus grossière partie de la société pour perpétuer les générations futures. Elle employait les moyens dont userait un éleveur pour former des natures féroces, brutales et stupides. Il n’est pas étonnant que la loi du plus fort ait prévalu en Europe pendant dix siècles ; l’étonnant, c’est qu’il soit resté, dans les veines des Européens, assez de bonté pour élever la race au présent niveau très-modeste de moralité. »

Aux États-Unis, comme en Angleterre, le mouvement eugéniste s’est développé. En 1877, Richard Dugdale a publié son étude sur les Jukes, une famille où la déficience mentale prédominait sur plusieurs générations. Dugdale accordait plus de crédit aux facteurs environnementaux que ne le feraien beaucoup d’eugénistes après lui, mais il ajoutait foi à l’idée que les qualités mentales et émotionnelles étaient en grande partie une question d’hérédité. Dans les années 1880 et 1890, les livres de G. Stanley Hall et de James Mark Baldwin ont répandu l’idée de l’importance de l’hérédité parmi les psychologues et les éducateurs.

Les néo-darwinistes soutenaient que la sélection naturelle, qui fixe les variations congénitales, fournissait une explication adéquate des progrès de la race. Cette théorie ne tenait donc pas compte des acquisitions ontogénétiques des organismes particuliers. En conséquence, elle n’admettait pas que les expériences, les adaptations et les progrès de l’individu soient transmissibles à sa progéniture. Les néolamarkistes, au contraire, défendaient la thèse de l’hérédité des caractères acquis. La sélection naturelle, considérée comme principe de survie, était admise par tous. Cependant elle n’expliquait pas comment les variations, qui n’avaient pas été favorisées par la sélection, étaient venues s’intercaler dans les lignes de progrès de l’évolution. La théorie de la « sélection organique » élaborée par Baldwin comblait l’intervalle considérable qui séparait les deux théories rivales, puisqu’elle répondait aux objections que l’on opposait à l’une ou à l’autre : les caractères acquis, les modifications ou adaptations individuelles, bref l’ensemble des acquisitions connues sous le nom d’accommodations, ne s’héritaient pas directement ; cependant, ils influençaient l’hérédité et l’évolution, en en déterminant indirectement le cours. Des modifications ou accommodations, en se produisant chez certains animaux vivants, soustrayaient les variations congénitales de ces animaux à l’action destructive de la sélection naturelle et permettaient ainsi aux variations de même sens de se développer dans les générations suivantes, tandis que les variations de sens contraire, ou de sens différent, se perdaient sans se fixer. L’espèce progresserait donc dans les directions qui auraient tout d’abord été indiquées par ces modifications acquises et, graduellement, les caractères, qui à l’origine n’étaient que des acquisitions individuelles, deviendraient des variations congénitales. Le résultat serait le même que si l’hérédité avait été directe et les caractères acquis qui sembleraient hérités seraient pleinement expliqués. Pour le dire en termes « socio-génétiques », selon Baldwin, les individus s’adaptaient aux conditions de leur environnement et transmettaient cette adaptation à leur progéniture. Les traits mentaux et émotionnels finissaient par faire partie du plasma germinatif et, par conséquent, les enfants de personnes éduquées recevaient des avantages biologiques et environnementaux de l’activité mentale de leurs ancêtres. En 1900, l’idée que

l'intelligence et les traits de caractère avaient tendance à être hérités était largement acceptée et l'une des preuves de cette affirmation se trouvait dans les différences raciales.

Les eugénistes étaient en désaccord avec les partisans du darwinisme social. Les eugénistes ne croyaient pas au laissez faire. Galton était convaincu que « les classes vigoureuses » ne parvenaient pas à produire suffisamment d'enfants, alors que « les incapables, les malades et les désespérés » ne réussissaient que trop bien à se reproduire à l'identique. Les classes supérieures devaient être encouragées à avoir plus d'enfants et les classes inférieures devraient être incitées, voire obligées, à en avoir moins. Galton distinguait ainsi l'eugénisme positif, l'amélioration des races humaines en favorisant la fécondité des plus aptes, de l'eugénisme négatif, dont l'objet était de freiner la reproduction des moins aptes. Pour le reste, les darwinistes sociaux et les eugénistes étaient d'accord pour dire que c'était uniquement l'hérédité des classes pauvres qui les maintenait dans la pauvreté. « La pauvreté, la saleté et le crime », a déclaré David Starr Jordan, président de l'université de Stanford, sont dues à un mauvais matériau humain. Ce n'est pas la force des forts, mais la faiblesse des faibles qui engendre l'exploitation et la tyrannie ». G. Stanley Hall estimait que « [I]es nombreux de programmes séduisants des réformateurs ne sont au mieux que des palliatifs » à l'amélioration du matériau humain du pays et que « leur utilité n'est généralement que transitoire ». Il était dangereux de s'apitoyer sur les ratés de la société, car, en aidant les déficients, on risquait d'interférer avec les processus de la saine sélection naturelle. La stérilisation et la ségrégation des inaptes étaient les seules mesures de réforme qui lui inspiraient un peu d'enthousiasme.

Les États-Unis ont été le premier pays à mettre en place des politiques eugénistes. Le Dr Harry Sharp a effectué les premières stérilisations en Indiana dès 1890. À commencer par le Connecticut en 1896, de nombreux États ont adopté des lois sur le mariage fondées sur des critères eugéniques, interdisant à toute personne « épileptique, imbécile ou faible d'esprit » de se marier. Le premier État à présenter un projet de loi sur la stérilisation obligatoire a été le Michigan en 1897. Huit ans plus tard, les législateurs de l'État de Pennsylvanie ont adopté un projet de loi sur la stérilisation, auquel le gouverneur a opposé son veto, si bien que l'Indiana est devenu le premier État à adopter une loi sur la stérilisation en 1907, suivi par l'État de Washington, la Californie et le Connecticut en 1909. la Virginie n'a abrogé sa loi sur la stérilisation qu'en 1974.

Dans la première décennie du XX siècle, un réseau important et dynamique de scientifiques, de réformateurs et de professionnels mettait en œuvre des projets eugéniques nationaux et promouvait activement la législation eugénique. Fondée en 1906, L'American Breeder's Association (ABA), le premier organisme eugénique aux États-Unis, avait pour but d'« étudier et rendre compte de l'hérédité dans la race humaine et souligner la valeur du sang supérieur et la menace que représente le sang inférieur pour la société ». Il comptait parmi ses membres David Starr Jordan, président de Stanford et le scientifique et ingénieur écossais Alexander Graham Bell. Le psychologue Henry H. Goddard, l'éducateur

Harry H. Laughlin et Madison Grant faisaient pression pour trouver des solutions au problème des « inaptes », solutions qui allaient de la restriction de l'immigration à la stérilisation et à la ségrégation. Laughlin a été nommé directeur général de l'Eugenics Record Office (ERO) à sa fondation à Cold Spring Harbor, dans l'État de New York, en 1911 par le célèbre biologiste mendellien Charles B. Davenport, grâce à des fonds de l'entreprise ferroviaire Harriman et de la Carnegie Institution. En 1906, J. H. Kellogg avait contribué à la fondation de la Race Betterment Foundation à Battle Creek, dans le Michigan. Plusieurs organisations féministes, dont la National Federation of Women's Clubs, la Woman's Christian Temperance Union et la National League of Women Voters, faisaient également pression en faveur de réformes juridiques eugéniques. L'une des féministes les plus en vue favorables au programme eugénique était Margaret Sanger, fondatrice de la première clinique de contrôle des naissances aux États-Unis (1916) et plus tard dirigeante de l'American Birth Control League – au conseil d'administration duquel siégeait Lothrop Stoddard –, ainsi que du Planned Parenthood (1942). Elle considérait le contrôle des naissances comme un moyen d'empêcher les enfants non désirés de naître dans des conditions défavorables. Elle cherchait à « apporter aux populations les plus pauvres et les moins bien dotées biologiquement la connaissance du contrôle des naissances » et, au contraire, à favoriser la reproduction des personnes à l'hérédité saine.

Le mode d'application de la loi sur la stérilisation était semblable dans les différents États : le Comité médical de l'asile établissait sur le malade un dossier, qui était soumis au Bureau officiel de l'État. Si la stérilisation était autorisée, le malade ou le tuteur était prévenu et avait vingt à trente jours pour faire appel à la Cour du district, puis à la Cour suprême. Si la stérilisation était confirmée, l'opération avait lieu dans les 30 jours. On estime que, de 1907 à 1963, la loi ne s'est pas appliquée à plus de 65 000 personnes, dont un tiers dans le seul État de Californie.

On comprendra mieux pourquoi, lorsque les nouveaux étudiants de l'ERO arrivaient à Cold Spring Harbor, pour suivre le programme estival de formation au travail de terrain eugénique, leur première exercice pratique était de monter une pièce de théâtre destinée à les initier aux principes de l'hérédité et intitulée *Acquired or Inherited?*, sous-titrée « *A Eugenical Comedy in Four Acts* », dont le personnage principal s'appelait Eugenie Traveller et qui avait été coécrite par Laughlin. Leur formation se poursuivait à l'aide de méthodes théâtrales. On comprend aussi mieux pourquoi un livre a pu être écrit sur la convergence de la théorie de l'hérédité, du mouvement eugéniste et du théâtre moderne d'avant-garde des années 1890 à 1930, pourquoi il s'intitule *Mendel's Theatre* » (Palgrave Macmillan, 2009) et pourquoi il a été publié dans la collection « *Palgrave Studies in Theatre and Performance History* ».